

Vadrouille, pensées
et lendemains

Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle:

Caravane Humaine

Un vent d'ailleurs

Quentin la Broussaille

Alcool, entre illusion et réalité

Trait de plume

Lettre à un Ami analphabète

Des mots et des hommes

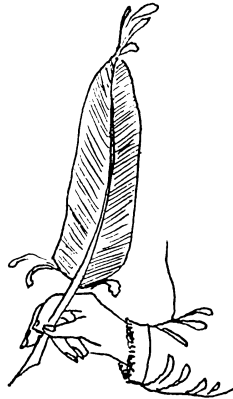
La Planète Bleue

L'odyssée cosmique des fous

Ces ouvrages sont présentés au: www.escarboucle.ch

Bocampe

Vadrouille, pensées et lendemains



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 2-9700540-1-9

Dessin de couverture: Corinne Devaux.

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894 BP
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE www.escarboucle.ch

La pierre à laquelle les anciens ont donné le nom de carbunculus, que nous avons traduit par le mot escarboucle (note de Fourens: rubis pour les uns et grenat pour les autres) est vraisemblablement un grenat d'un beau rouge et d'une belle transparence.

*«Buffon, Histoire
des minéraux»*

La solitude du vote



e m'appelle Michel et vous savez, je campe dans l'échelle sociale, avec cet étrange sentiment de la descendre continuellement. Peut-être, n'est-ce que de la spéculation métaphysique, après tout! Demain, je vais aller voir mon psy pour une séance royale. Aujourd'hui, la vie politique se vit sans flamme, sans joie. Pourtant il y a des besoins misérables! et il y a du joli monde qui commence à faire sentir son mécontentement et son ras-le-bol ... Du joli monde à l'inemploi de ses aptitudes, pour jouer à ce plus grand jeu de cons du monde: le jeu politiquement reconnu du «ni oui ni non», avec des hommes comme vous et moi... et Bruxelles en joker désormais, avec une signification aveugle de la nécessité européenne. Oui, mon jeune homme, du citadin à la vie indolente, jusqu'au ploutocrate indomptable qui se goberge hideusement dans la mare du citoyen ficelé. Ils sont tous là, les habitants avaleurs de bourdes, les penseurs irrités, les pauvres fadas que nous sommes. Tous jetés dans

une agitation sociale qui se colle à des choix pour faire part de leur position, de leur élégante et accommodante résignation. Il y a aussi des personnes indécises, les yeux fixés sur l'avenir, qui n'ont pas opté pour un parti politique, cependant acteurs dans le même tourbillon. On dirait qu'il se dégage un climat de captivité intellectuelle, à un tel point que je serais presque privé de dire ce que je pense. Tous les mouvements de la droite et de la gauche vont faire cancan pour que s'anime le cabaret du gouvernement.

Aujourd'hui, un dimanche onze, avec une complète absence de félicité, la foule indubitable va traverser les bureaux pitoyables de la patrie, une foule sans nombre en devoirs et fière avec une grave contenance. Il paraît que par rapport à l'évolution des hommes politiques, c'est encore plus important que les autres fois, oui, encore plus. C'est un gaillard électeur de la droite qui me l'a dit. Entre l'incompréhension extraordinaire des vaincus et la signification quelconque des élus, des friteries campent sur les avenues. Oui, mon petit gars, le président élu sera encore plus glissant d'authenticité que la neige fraîche du Grand Nord. Et cette année, il y aura le show de la flamme qu'il se doit, les formules talismaniques, avec les premiers symptômes des compatriotes attendus dans les alliances, à l'américaine cette année; pour compatir plus de tours mensongères de sacrifiés à l'incohérence du monopoly social! Oui, en clair, outre Atlantique, ils ont sacrifié des milliers d'individus pour créer un programme politique sur le Moyen Orient. Ah! C'est plus clair, dit comme cela. Bref! Les mensonges trop aimés des menteurs sont devenus réalité...L'architectonie cérébrale n'est plus un mystère pour ces vulgaires badigeonneurs de

politique truquée. Alors que les intérêts et les vérités d'Etat tiendront haut la barre, un président à la vanité ostentatoire va jaillir derrière une brume. Et selon la loi déflagrante du cercle des endormis, il voudra massifier la vie tout comme ceux qui créent les ficelles des marchés monétaires. Je suis aussi dans le labyrinthe et d'où je suis, dans cet emplacement de ma conscience, je ne veux pas être esclave marron, ni vivre en esclave châtain. De quoi s'agit-il? Seulement vivre une histoire dans l'histoire, et quelle histoire, puisque c'est la mienne! Et ciel, qu'elle est courte! Je m'imagine même le plus grand embarras du monde: c'est-à-dire un vote blanc absolu, dans ce pays, à cette heure, ce dimanche... enfin, le jour de la reconnaissance de l'esprit, pour la première fois de l'histoire de l'humanité, aucun citoyen n'a voté ni oui ni non, mais aura voté pour le changement. Ils ont juste fait une place à l'équilibre, on lui devait bien ceci à l'esprit, depuis le temps. Ce n'est pas le temps physique qui s'immobiliserait dès lors, mais l'homme, après l'avoir voulu énergiquement, sans que fussent chargées les armes. Que vois-je dans les conséquences? Monsieur tout le monde serait-il enfin devenu le monde? Il travaillerait et s'engagerait avec lui, les politiciens et les technocrates absents, pour indisposition pompeuse subite.

Holà Michel! Mon rêve a pris fin sur la route de ma vie, mais ce bonheur de l'avoir pensé devient désormais éternel. Ce qui domine de façon confuse, c'est l'opinion publique et ses jurements de charretiers. L'opinion a perdu l'étendue de son pouvoir, de son âme martiale, de son hymne à la conscience individuelle. Des opinions ardentes qui ne consciencient plus les lucidités tant elles

infirmement la révolte, et rien de plus simple; ceci se répète, tel un mécanisme à chaque élection présidentielle, tandis que les partis continuent de se déprécier réciproquement devant la galerie médiatique. Le XXI^e siècle a construit quelque chose de nouveau, l'invisible et l'indivisible soumission où apparaît dans toute sa splendeur le grand génie menteur de ce siècle, au beau milieu de ses mille et une illusions. Ciel d'exception! Comme lui, je vous le confirme, les partis politiques sont voués à se confondre, puis à disparaître, dans un plat pays qui ne sera jamais le mien. Un pays du cadre écrit, sujet à de grossiers appétits et sans qu'il n'y ait d'objection possible: Bruxelles la Fantastique.

Ciel qui chancelle! Jamais je ne danserai avec la petite reinette du monde, la matchiche de la jurisprudence. Hourrayéraka! C'est un dimanche inéclairable et particulièrement en ce jour, cela va spéculer, cogiter, concevoir, refaire le monde dans des compartiments aux fêlures brutales. Les chemises blanches de la droite et de la gauche dans le marbre de leurs pensées sont aussi fières que les chaussettes des statues des grandes villes. Oui, le peuple complètement éreinté va imiter une fois de plus l'individualisme en s'éraillant la voix à crier, l'ergoterie à son comble. Les promesses marseillaises des candidats pleuvent sur les toits de la nation, en justice sociale, économique, fiscale jusqu'à nouvel ordre. Plus grande que nature, dans un dédale de la tension sociale cependant admirable, et aussi étrange que cela puisse paraître, je ne me rappelle plus à quel moment j'y suis entré, et vous? Peut-être au milieu d'une espèce de gloire qui n'était pas la mienne. Actuellement, sur le balan, nous votons sans comprendre nos

inquiétudes, avec le masque noble des bien-pensants. Moi je n'y arrive pas, je ne reconnais pas le bien-fondé de l'opinion publique qui ne stimule plus l'homme de la rue. Tout ce que je sens être bien et bon pour le génie du peuple est révolutionnaire. Le destin ne choisit plus son camp; alors que nous exigeons une conduite d'adulte chez nos hommes politiques, ils se complaisent en enfants espiègles. Hélas! L'obligation morale de se révolter contre les politiques qui brisent les liens et la cohérence de l'organisation sociale se rapproche des consciences. Il n'est plus permis de se plaindre, sans tenter le changement ou du moins le penser, le vivre, le vouloir.

Qu'est-ce que l'honneur de la patrie veut que je fasse dans de tels moments? Que j'aille m'acheter une Mater dolorosa à Lourdes? Que je devienne un membre d'une loterie sinistre? Que je ressemble à une fourmi industrielle? Tout de même, sans attendre la réponse, j'ai encore un conseil à me donner, c'est de m'en remettre à ma liberté, à celle des autres aussi, de si bon cœur, avec toute la puissance de mon esprit. Ah Michel! C'est l'heure! Depuis quelques instants, les bulletins de vote s'accumulent et s'entassent, amassés pour la rédaction du parti; et quel sera cet homme qui va se déprendre du peuple? Déjà, un pantin encore désarticulé est prêt pour un nouveau quinquennat, entre les matérialités et les idéalités. La fatalité économique ornée de toutes les raisons comme un flot avancera avec lui, le ventre sur l'eau pour accroître son aptitude à flotter. Au commandement, le peuple des ombres! Les raisons du peuple au chaos contradictoire vont pouvoir grommeler; je ne sais quelles explications politiques

inessentielles. Une politique qui pousse la paternité en obsession abusive, jusqu'à ce que les représentants des partis se transforment en des matchmakers à la télévision. Une vraie betteraverie!

Alors que j'entends encore et encore cette pensée de Paul Valéry vibrer dans mon cœur: «La politique, c'est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde». Je confirme frère Paul... et j'ajouterai: «pas de politique tant que l'homme ne sera pas reconnu dans ses origines spirituelles.» Aujourd'hui, en ce dimanche déprimeur des humeurs, ceci me regarde. Non pour le plaisir d'avoir encore ce bulletin de vote dans ma poche, cette confiance déguisée, mais pour ce nouveau soubresaut qui ébranle ma manière de voir les choses. Impossible d'aller à ce bureau de vote avec la démarche d'un sot, sous la forme d'un être gracieux. Il me semble que ce jour dominical, dans un assemblage exquis se balance entre deux absurdités: le droit à l'aveuglement complet de sa conduite et la gauche de la suffisance.

Macarelle de macarelle! Par tous les rochers de la côte de granit rose! Que je me sens seul aujourd'hui, semblable à un p'tit gailard perdu dans ce monde englué de bitume. Il ne me reste plus qu'à faire agir la providence jusqu'à moi, c'est le seul avantage que j'ai sur la fatalité. Les politiciens font une partie d'échec avec une habileté inventive contre un peuple frappé du mal de participer, convaincu de la félicité terrestre.

Non didiou! Où suis-je sur cet échiquier à l'ivresse cannabique?

Avise là-bas, est-ce moi? Ce fou en miroir qui pense en diagonale sur du blanc ou sur du noir! Moi en pleine ère des médias! Un pion qui récite des péroraisons, qui indulgencie un chapelet, à

qui l'on a interdit de se déplacer à sa guise, analogue à une tour gémissante dans un manoir, un cheval qui confond la liberté avec le temps qui passe dans un box. Voilà que je ne me reconnais pas dans ce quelqu'un, de tant de carrés d'ombre et de lumière, dans tous ces automatismes de penser le monde. Non! Je ne porte pas de masque de cynisme et d'insensibilité qui supprimerait tous mes dedans. Que je ne m'y trompe pas, on est bien ce dimanche sans repos et je ne suis pas un prince de Chine. Je parcours juste la ville à la recherche d'un bureau de vote, un bulletin se trouve encore dans ma poche. Oui, ce doux dingue n'est autre que moi-même, un eurosceptique à la mode de la mondialisation. J'aspire à comprendre: pourquoi vais-je voter sans extraire la quintessence de mes pensées? Je me refuse à être une bétonnière portée dans un camion, la conscience brassée par les mixtions et les dissimilitudes médiatiques.

A ce signe encore, du premier coup d'œil, à penser au lieu de dormir; je me reconnais avec ce souci de connaître ce que nul savoir ne peut éluder, avec cette curiosité inassouvie qui jamais ne pourra être mesurée. Et dès lors, ce n'est plus une raison valable pour que je me taise. Bon Dieu, de bon Dieu, j'entends encore le coup de sifflet de ma révolution qui arbitre mes opinions! Je dois encore réduire les écarts, jusqu'où? Jusqu'à quand? N'importe! Je continue à marcher sur un grand boulevard qui a l'habitude de transformer l'activité mentale en une nouvelle certitude. Je n' imagine pas de gaucherie plus grande que celle de ne pas savoir ce que je suis en train de faire à l'instant. Pourtant, c'est simple, on m'a assez brutalisé sur mon crâne fragile le discours des partis, le

matraquage des slogans, comme le temps mathématique. Non, l'apostasie à tout ce fourbi est mon seul recours, mon esprit ne prendra plus jamais leur car-navette rempli de ces vieilles carnes de politiciens. Plutôt me carminer les lèvres et faire la folle dans des taillis de bourdaine, que de perdre tout c'qu'y a de plus beau en moi: ma révolution intérieure...

Entre les lignes confuses, les contours indéchiffrables des rues, je vais voter pour élire un nouveau répétiteur. Purée! Foin de toutes les granges! Une marionnette aussi maussade que la vraie, à l'aisance hardie de ses mouvements, vêtue de tant de nouveaux projets, de promesses déroulées lors des trouvailles de sa campagne! Non, car rien ne sera changé en somme si ce n'est des espaces mathématiques d'espoir; les efforts du peuple resteront inefficients, la ceinture toujours plus serrée. Je suis obligé de crier au temps singulier que nous vivons: les mécanismes de la fatalité se sont remis en marche en ce moment même et peu s'en faut, certains partis politiques nous prennent encore une fois de plus pour des c...! Exact et bien deviné cher lecteur, les saints alter-mondialistes seront là pour nous le rappeler.

A croire que cela est vrai et qu'on peut le constater à son aise, c'est bien devenu une normalité nécessaire d'être rapetissé dans la mosaïque sociale. Je fais certains petits sauts en arrière et en avant, avec le temps qui me confirme et me donne raison, et combien c'est rare d'avoir un peu de raison dans la confusion: je ne serai jamais un mouton emprisonné par de l'herbe. Après tout, con! Les marées n'ont-elles pas été créées pour que les hommes

apprennent à penser? Pour que les hommes ne soient plus piqués par la nécessité? Est-ce pire que d'être piqué par les moustiques? N'est-il pas remarquable d'être con et moustique, à un tel point que l'on ne peut plus s'en rendre compte? Rien de plus surprenant que de se trouver immobilisé par ce mal de la routine et de son machiavélisme tactique. Je marche sur ce boulevard vieilli, usé par les pas de l'habitude, les infidélités politiques, en ce noble dimanche à l'illustre figure. Je marche, confié, remis, insoumis soudain, avec quelques sourires étouffés. Je m'arrête essoufflé d'une envergure de penser, tout en sueur, près de la statue de Jeanne D'Arc en marbre, fadée en son genre. Tiens, Je vais m'asseoir à croupetons pour lui faire causer. Ah! Ma Jeanne et ton étrange mystère! tandis que je me demande comment créer ma marche de manœuvre, je te trouve toujours aussi belle.

Comme elle travaille ma tête, en ce jour de repos, après avoir oublié mes souvenirs d'enfance! Oui, ma Jeanne, mon esprit apprend à respirer dans cette espèce de temple moderne ouvert aux quatre vents, avec lequel je me dois de coexister. Chose surprenante qui annonce combien je ne suis pas si différent des autres, subitement, sans que je m'en doutasse, j'entends avec un léger tressaillement de surprise une voix de femme apprivoisée par le Ciel. Et oui, c'est elle... mam'zelle Jeanne, en personne. Voilà qu'elle sillonne mes espaces et me cause alors dans mon couvent intérieur, ma mam'zelle à moi.

Comment vas-tu en ce jour, Bras de mer, me dit-elle avec humour et par sa dignité, son sens de la fraternité humaine.

Fichtre! La marée basse résiste, ce n'est pas la joie du mouche-ron, répondis-je. C'est-à-dire que je dois voter dans un coin de ma pensée qui cultive ce qu'elle pense, oui, ma Jeanne, tout le pays est en émoi, fouetté, excité, aiguillonné par de vieilles coutumes.

Je veux bien en convenir, mais, quel est ton rôle autour de ce divertissement désigné comme la démocratie, de faire des bulles dans un double jéroboam, après et avant les résultats?

O mathusalem! Par-dessus tout, vivre à fond et avec brio, dans l'un des plus redoutables labyrinthes qui dénote une épouvantable déambulation dans l'organisme social. Ah, ma Jeanne, et quel rôle, celui du théâtre de l'individualité, l'une des plus célestes inventions de la vie, pour qui sait voir l'homme en lui, dans sa coupe enchanteresse.

Et n'y a t-il pas de quoi se collapsier en s'y voyant? Disons qu'avec ce petit bout de papier dans ma poche, au centre de la capitale, j'ai l'impression de participer à une histoire qui n'est pas la mienne. Oui, malgré les changements, les bouleversements, les époques, je perçois toujours la société statique avec les mêmes successions d'événements dans le temps. Tous ces bulletins d'opinions, c'est à se fendre l'oignon jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Cependant, la société se servant de notre déraison ne peut plus comprendre l'homme dans l'ordre naturel. Et moi aujourd'hui, Jeanne, je suis entre les lois de la nature et celle des hommes, en attente d'une ébullition politique et culturelle sans précédent, d'une réponse sur le sens de tout ce manège. Une réponse à long terme, à un long terme auquel je dois me rendre, ma Jeanne. Rien de plus triste et de plus désolé que de ne pas

savoir pour quelle combinaison machinale de guignol il faut voter. Et qui l'eut pu prévoir, sinon moi-même? La politique ne peut plus rien pour nous, plus rien. Les sacrifiés sont toujours là, depuis le lointain de l'histoire, sur un terrain solide de science inductive. Je donne mon principal soutien à la révolution intérieure, une révolte, une religion naturelle fondée sur les luttes contre les injustices. Et au diable tous les livres qui racontent la sagesse, exposent le bonheur; à quoi bon? tandis que mon voisin crève sous mon indifférence. Jamais, ma Jeanne!

J'ai le blanc politique sur lequel j'affiche mes sincères connaissances, seul avec un indéfini goût à la vie qui m'entraîne dans le temps. Figure-toi, Jeanne, qu'en moi, se mêle un étrange sentiment de malaise: le nom d'un nouveau président va se graver dans le roulement lointain des annales avec tant de menteries autour, que son élection éveille déjà en moi une émotion confuse et puissante de révolte. Un président calendrier va se dévouer constamment à un programme politique, il s'érigera en homme infaillible et fera jabot de tout, autour des facteurs d'intérêts qui le guideront. Tiens, c'est curieux, une odeur de sacrifié, de soufre, se dégage de ma poche à l'instant, ce doit être mon bulletin maupiteux à la couleur d'une belle flaque verte.

Oui, c'est bien lui, je le sens plié près de mon briquet bleu qui s'est enfoncé plus profondément sur l'escarpement d'un pli. Je les remonte tous deux ainsi qu'une idée qui les accompagne. J'allume quelques gerbes d'étincelles, et voici la vie... le pied avec ce bout de papier qui s'enflamme; or, ce n'est que la grâce propre à monsieur «Ducon» qui flambe, avec je ne sais quoi

d'étrange, de simple et de grand. Ô pardon ma Jeanne, ma pétrifiée! N'aie point la pétoche, je ne suis pas une pétroleuse! Sans le vouloir, je te brûle, anche de pipelets, ma chère Jeanne et je me souviens sous ma fenêtre intérieure de cette phrase de Paul Valéry:

«La politique, c'est l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde.» J'en ai bien peur du moins, mais aujourd'hui dimanche, cela me regarde... Va savoir, un jour le peuple votera blanc...

Maugrebleu! Cela est donc possible, le changement...



Visite chez mon psy



tac, c'est là qu'apparaît mon pieux Toubib de l'âme, ma rubrique consacrée à la critique, je ne peux pas passer outre, je suis plus embarrassé que vous-même de constater que je ne suis pas étranger à mon étrangeté, à mon timbre un peu fêlé. Permettez-moi de vous dire que je ne mêlerai pas Dieu et moi dans mes discours. Cela ne serait pas juste du tout, d'autant plus que cela fausserait ce qui me pousse à ce que vous sondiez ainsi mon âme en malentendu. Appuyé sur les épaules de ma curiosité, je soupire profondément pour quelques secondes secrètes, plus proche de mon cœur mortel, avec ce soin d'en découvrir davantage sur le soir de ma vie. Et que vois-je! Oui, dites-moi, que voyez-vous cher Michel? Voilà donc, je vois à cet instant qui fuit, alors que féal je passe avec, à travers l'espace et le temps. Il me revient à l'esprit en ce moment même, avec tout ce qu'il éveille dans mon cœur. Ah... Oh... il me chuchote quelque chose à l'oreille, il me parle tout bas, lentement, dans la réalité, au présent.

Qui, mais qui donc?

Mais, par Toutatis! cet instant qui fuit à sa base, Toubib, à la mesure de ma juste mesure, depuis ma première apparition au monde, jusqu'à actuellement, sur ce plan sonore et encore. Et si je m'en crois, ce n'est pas un si mauvais point de départ, que de prêter sa dernière attention à vivre.

Mais encore, très cher, dites-moi sans persifler...

Oui, à l'instant, c'est-à-dire qu'avec une bienveillance ironique et charmante, il m'a murmuré: où vas-tu par les temps qui courent? Et c'est alors que je me suis aventuré à lui répondre:

Je vais voir mon psychanalyste, ma bouchée de science, Monsieur Descorbeille, ce spécialiste du massif de l'individualité qui me rappelle tant d'années bénies, de douces et rayonnantes décennies. J'étais enfant, animé, aimé, et j'avais comme ami dans le ravissement de mon cœur, l'instant qui fuit. J'ai grandi avec lui, côte à côte dans une crypte dont moi seul connaissais le chemin; et grâce à cet ami fidèle, mon endroit unique au monde, je me suis senti vivre lentement dans la réalité de mon enfance. D'ailleurs, il me semble qu'entre ce passé du plus habile et dans ma lutte avec aujourd'hui, je n'ai fait que passer avec une douleur ineffable, une joie indicible, avec des états d'âme pleins de révélations.

De révélations?

En effet, M'sieur Descorbeille, c'est ce que j'appelle le coup de foudre pour sa propre vie. Comme, entrer dans son imagination, excité par des images vivantes qui n'ont de cesse que de se colorer et de s'animer dans le grand bleu du ciel. Comment vous l'expliquer? Euh ... Il ne m'est jamais venu à l'esprit de vouloir

connaître mes prévisions biographiques ou de chercher les causes fondamentales de mon existence au fond d'un ciel toujours plus proche et fondamentalement lointain. C'est-à-dire que je ne suis pas du genre mathématique, aux chiffres indigestes qui a pour prétexte de prodiguer tant d'excuses pour ne point tolérer la contradiction. Non, je suis plutôt le genre poète échauffé, ballotté dans ce pays extraordinaire des extrêmes, à propos de ma biographie si bien inspirée. Dire que j'ai vécu l'instant qui fuit dans toute sa longueur sans savoir où il allait me mener, en apparence du moins.

N'est-ce point une immense inconnue, que de se vivre comme un passage que soi seul peut connaître à la cadence du maintenant! A l'aventure appréciée, je visite l'instant et c'est sans doute son point fort, il cogne toujours avec la même baguette sur le tambour du temps qui passe, et il passe... ne laissant jamais personne derrière lui. Il sculpte toujours avec la même cadence, avec un air de bon enfant, cette danse sacrée de l'instant, selon que le ciel est cobalt ou tumultueux. Qu'en dites-vous mon clairvoyant?

D'accord, je comprends, Michel ou plutôt non, il me semble que vous n'avez pas tiré tous les verrous: motif supplémentaire pour vous entendre encore.

Oui, nul doute, de quoi relève cette perception de l'instant qui fuit, de cette infailibilité à laquelle nous sommes encordés, de connivence? Je ne l'ai jamais vu, par contre j'ai senti sa présence vivre en moi à force de détendre mon système nerveux jusqu'au chuchotage de mon sentiment d'appartenance. Jusque dans l'intimité de mon souffle, les mouvements de mon sang, de mon attention profonde, avec cette importance des choses qui

contiennent un mystère. A l'instant où je vous en parle, sieur, je hume la fraîcheur de sa robe, sa communication directe qui oscille avec lenteur entre les battements de mon cœur et cette ultime seconde où j'en ai conscience. Je salive sa présence qui bat au rythme de l'éveil de ma conscience. D'après moi, cet emplacement unique au monde est un esprit qui se glisse intérieurement toujours en lui-même, un endroit qui prend de l'amplitude et habite l'air que je respire, et à juste titre, d'un règne sans fin, sans nom, sans soubassement scientifique. Partout ailleurs, dans sa singulière demeure, il est ici, urbi et orbi, alors que je ne le vois nulle part.

Que vous dire de plus sur cette poussière de l'instant, cette celule réaliste qui défile, qui chasse la vie en avant, telle qu'elle est, avec tous ces chuchotis de passage. Je vous ai dit que j'avais grandi avec lui, côte à côte, dans le ruisseau de mon isolement, mais, j'allais omettre de vous avouer la période de ma solitude glaciale dévorée par la maussaderie de ma représentation du temps. C'était l'instant précis, avéré, où ma présence désertait cet endroit unique au monde. Mes émotions se transformaient alors en une matelote d'anguille et ma tête en lavoir. Une notion du temps, à pas lents dans ma fournaise sentimentale, du reste, cela tient à ce plein rapport que j'entretenais, soit avec la muraille sombre du passé, soit avec un futur relevé de toutes les possibles illusions. Une chose est avérée et elle sera toujours d'actualité, Toubib: l'intellect cherche continûment une proie à intellectualiser, et il le fait toujours à travers des concepts du temps qui ne sont pas liés, reliés, à cet instant qui déguerpit. Lorsqu'il prend la direction des événements, l'intellect outrepassé ainsi le droit de ses compéten-

ces, jusqu'à l'hémorragie de l'intimité. J'en suis témoin! lorsque je me donnais des airs de marchand de bric-à-brac, ma caboche de plafond marchandait pour quelque raison que ce fût.

Mon Dieu! Ce que j'ai pu extrapoler sur les naguère et les lendemains, encombrés de projets de trèfles et de violettes, jusque dans les soubassements du récement. L'illusion était complète et ensorcelante, sur le banc blanc de la perception. Des paysages de mises en scène, comédien de la chute du jour, je n'avais jamais prévu que je m'acheminais vers ma chute naturelle. Tout cela, cette surprise d'un nouveau monde, un surpremonde! sans faire aucun mouvement, tout dans la tête, en un quart de tour dans toute l'étendue du possible. Je me raconte des histoires parmi les garde-fous de la réalité, à la seule condition que ces histoires restent irréelles. En mimétisme avec le vivant, je mets ensuite à mort ce que j'ai créé, jusqu'au bout de mes errements. En définitive, tout porte à croire que, dès que je quitte ce ponceau de l'instant, je m'égare de toute évidence sur des berges, de plus méprise et du fourvoisement, en fait, tout ce que je m'imagine être vrai, soit en pensée, soit par émotion, n'existe pas dans l'instant qui s'ajuste. C'est ici, plutôt la peur que la grâce riante, le costume sans couleur de la peur qui habille un homme déjà entamé et lézardé par le temps. Un homme qui a perdu les capacités de rire de lui-même en direct.

Voilà que je mute parfois vers cet homme, appuyé sur sa lente combustion. La réalité disparaît et laisse la place à la science illusion, un paysage d'hiver en plein été. Rien de plus périlleux que de se couper de l'instant, de sa nature philosophique. Dans quel but? Se loger dans le premier trou venu de l'individualité, le plus

profond que l'on puisse imaginer! Ayant tout vu ou du moins, tout effleuré, je me souviens encore de tous ces feux sans flamme et de beaucoup de fumée, de tous ces requiem de la ventouse en plus seul, au milieu du monde, de plus en plus seul, en compagnie de la hiérarchie des illusions. J'avais réussi à être mon propre usurpateur tout en me prenant pour un homme remarquable, amené là d'avance, dans un temps qui se découvrait. Par l'ouverture du recul, cela m'époustoufle en conséquence, mon M'sieur, tous mes démêlés avec cette grandeur de l'instant. Et voilà que ce sont les rayons ailés et lumineux du maintenant qui ont gravé dans ma mémoire, à jamais ouverte le fil de ma vie. Un fil sur les bas-reliefs des heures, tourné vers l'entrée d'un autre instant, là, l'un avec l'autre, tous illustres, l'un qui personnifie mon individualité, l'autre, parce qu'il la représente aux yeux du monde. Et par aucun-quinquart! Jusque dans la cage ébène.

Est-ce cela qui vous chagrine? Cet aboutissement si profond, inconnu de l'instant, le plus immatériel des mondes.

En vérité, M'sieur Descorbeilles, usé çà et là, désormais, je me suis attaché à cet homme que je suis, que je côtoie matin, midi, soir et nuit. La mort tire au cordeau et je tire aussi, tandis que ma barque s'éloigne du bord, je vieillis, je commence à me contenter de mon ordinaire. Alors, que dire de celle qui tirera ma dernière carte, en me désignant, un dix de der. Oui, celle qui cause un effroi général avec ses paroles sur la dernière marche, du haut de l'escalier de l'instant: A la suivante de ces âmes sans nom, c'est le monumental présent qui vous attend. Ensemble, mon honorable, Toubib, je suis résolu à aller si aisément jusqu'au bout de l'instant qui vit des siècles

et des siècles... Juste un peu de conscience qui monte au-dessus du toit du monde, cela me bourrasque donc, puisque je me considère en esprit, avec un soupçon de perception.

Je loge dans mon entendement, de pénibles préoccupations, dans le cœur, des points douloureux avec des cris de joie. Quoiqu'on me dise, c'est mon sentiment d'appartenance qui m'éprouve, moitié Terre au-dehors, moitié Ciel intimement. Demi-homme, demi-fantôme, ma mission tout contre moi, ainsi suis-je un esprit dans cette société matérialiste et pressée, qui m'assure que c'est bien à moi-même que j'ai affaire. Il y a de quoi devenir ficelé comme un rôti de porc, le visage faux, les pensées en corbillard, le cœur en cuirasse. Il y a peut-être plusieurs dieux, Toubib, mais il n'y a qu'un seul instant présent. Et il me pénètre si profondément, que je cherche en moi le secret lénifiant de le vivre de manière présente au présent. Oh! D'un air égaré, je suis né au XXI^e siècle, en plein milieu d'une jungle urbaine, et je frappe ainsi à la porte du siècle 22, avec cette persistance secrète qu'a la biographie quelquefois; toc, toc toc!

Entrez âme humaine, donnez-moi la réplique, me dit-il, la vie a encore à vous apprendre, que voulez-vous?

Je conviens, M'sieur Descorbeille, que c'est à moi de découvrir la limpidité de mon existence, un arcane à accepter. Le voilà mon confidentiel, celui des forces de l'esprit, et c'est précisément ce qui manque encore chez moi et qui me revient à qui de droit. Un secret converti en homme, vaguement éclairé sur le mur d'un système social sombre. Sans nul doute, un homme, qui dans son entier se distingue par une lumière individuelle, détaché de cet ensemble lumineux, obscur, embarqué dans l'aventure avec la vie.

Que dire encore de mon grand coffre des émotions, sans trop savoir pourquoi, enfouies pour être exprimées sous l'aile des frissons. Ce coffre qui se dévidait et dont le contenu inconnu allait, venait, dans mon habitation intérieure, alors que dans un mol abandon je suis allé voyager du côté de l'esprit. Ce que je vous dis ici est digne de mon expérience, mon M'sieur, et ce qui est incontestable à mon égard, c'est qu'en sortant de l'instant, cet instant de sacralité, un nouveau monde des illusions s'est révélé à moi, au-delà de mon vouloir. N'est-ce point là que commence le grand jeu de l'événement de la destinée?

Un destin qui se déroule, une biographie qui s'inscrit, qui laisse derrière elle une impression humaine. Qu'en dites-vous?

Oui, heu... Michel, je comprends ou plutôt non, heu... je ressens que votre route s'enfonce dans des montagnes superbes par leur caractère d'élévation, mais j'aimerais en savoir plus.

Soit! Alors rejoignez-moi dans l'instant actuel, M'sieur Descorbeilles, je vais me pousser un peu, voilà... il y a encore une place pour vous, avec le présent qui passe... alors, sieur Descorbeilles!

N'êtes-vous pas mieux installé pour m'écouter dorénavant, moins esquiché! Laissez-moi vous témoigner mon ressentiment, avant de poursuivre. Donc, je disais... fidèle comme Dieu avec sa propre mort, je ne me comprends que dans le sacré... heu... néanmoins, j'ai de nouvelles perspectives pour moi-même... figurez-vous que...



*DRING, DRING, DRONG,
ça sonne, musique pour vous desservir!*



est une créature esbroufante, étrange, sans embarras, sans dégoût. Exact, je vous le dis, c'est un p'tit monstre fictionnel partout à son aise. Il semble même faire la frontière entre l'homme et son illimité éloignement d'avec lui-même. C'est un métal flamboyant qui crache des flammes imperceptibles, qui se répercutent sur la nécessité visible. Ainsi, il se glisse dans la ceinture de vos pantalons, dans vos poches, ensuite il semble que vous portez un sabre kabyle à longue lame, très acérée et doublement courbée. Oui, vous serez costumé en soldat de la brutale matérialisation de la communication. Ce n'est pas une blague, chacun pourra jouer avec sa flammerole, au jeu d'être tout feu tout con.

Hélas! L'homme s'est hypothéqué avec lui dans une promesse de confiance matérialiste, sans laisser de lumière au Ciel. Fi qu'il est vilain! Néanmoins, pour fidéliser une clientèle, il n'y a pas mieux que ce fieffé malin, un substitut de l'ange. Voyons donc! L'homme se remplace en coursier impertinent du XXI^e siècle, à

travers le philtre d'une intelligence intermédiaire. Avec la petite chose si proche de soi, il est désormais possible de se prendre en film et de croire que l'on peut cinématographier sa vie d'âme. Les huit heures saintes de la nuit ne suffisent plus. Le statut de l'homme d'aujourd'hui ressemble davantage à un tour d'escamotages et d'intrigues. Voilà que s'ouvre au monde une vie feuilletée de feuilletons, où les pensées feuillotent, devant des sites d'affectivité, couleur marronnasse.

Le film de la parlotte, de sa vie égoïste, d'après son rôle de vedette, d'acteur, de filmeur, de producteur; toujours en première exclusivité, inéluctablement au milieu de la scène dans les rues, les magasins, sous les cascades, jusqu'aux toilettes publiques. Sous son apparence de petit rectangle, rusé, avec son bon sourire, habile, virtuose, brillant parfois; à peu près comme une escarboucle, il se faufile dans toutes les poches en coton, en polyester, en velours des pantalons, des sacs, sans doute pour récréer le rôle d'un ange matérialiste. Il donne alors pleine satisfaction à quiconque aime emplafonner sa boîte crânienne, avec son fin mot de l'histoire: natelisé.

C'est la règle générale pour se sentir exister davantage, tous les domestiques de la société qui gobent facilement aïche et hameçon, doivent en posséder un ou être possédé par lui, sauf! Il me veut! mais vouloir me rappelle la Fontaine qui disait: «La rareté du fait donne le prix à la chose.»

Moi, j'étais déjà engagé avec deux rivières et une muse, alors je n'en ai eu nul besoin, ouf! Cela fait un toutou de moins au hit-parade du portable. D'autre part, qu'est-ce que le besoin? Est-ce vraiment un acte libre? Un nouveau biberon qui empêche de grandir! Le

———*Dring, dring, drong, ça sonne, musique pour vous desservir!*———

spectacle, il est vrai, est moins visible sans le joujou, mais, figurez-vous que je continue de parler aux anges. Le portable nous informe résolument que ce nouveau mécanisme de communication, définit le hasard et la nécessité, avec un air de flambeau et de liberté. En avant toute, les fourmis esclavagistes sont de retour. De la même manière dont ils ont oublié que l'agriculture était utile à la production nourricière, ils oublieront ce qu'est la véritable communication.

Dring! Dring! Cela sonne et celui-ci encore et encore... Les constructeurs auraient pu incorporer des airs de bergamasque pour la situation! Seul le masque subsistera, sans paradoxe. Une mélodie mémorisée, mentholée, mortifère en communication ordonne son gazouillement sonore. De partout et de nulle part... purée, par singalette et tarlatane! Il y en a un dans le coin, dans la page de ce livre si cela se trouve! Je me tire d'ici, fissa fissa, je suis allergique à cette pièce vocale, cette mélodie soporifique. Ils sont chez eux partout en ce moment, ceux qui montrent à tous qu'ils existent avec leur chose. De plus, demain c'est vendredi 14, jour de la St-Valentin, jour du débitage de fleurettes. Cela va dringuer sans scrupule et tous azimuts, jusqu'à l'aube. Ma foi, ce sera une bonne journée pour les technocrates, ils vont se faire un de ces pognons, avec toutes ces sous-énergies en flaque.

Allo, amour, five o'clock, c'est moi, Finet, l'ardoise de la vallée, combien je pense à toi ma montagne de calschiste, ma vierge consacrée, si tu savais la joie divine de te retrouver dans une heure...

— Oh toi, mon cabotin! s'empressa de répondre la bien aimée, un flabellum dans l'autre main. Mon infinitif final, ma doublure,

mon roman qui commence, mon coup de fion, viens vite, je t'attends sous le firmament ...

Ah moquette! Par les flèches d'amour de Cupidon!

En voilà des fla-flas! Il y a le plafond social qui se fissure de mille lézardes. Deux proies que la conscience a laissé s'échapper, qui n'ont ni le temps ni l'envie de réfléchir à ce qu'est la communication. Et dans communiquer, il y a aussi les deux dernières syllabes, il ne faudrait pas l'omettre. Particulièrement à notre époque des biens matériels, où la matière a ce don de fixer l'homme dans ses sensations, à la place de l'aider à vivre ses émotions. D'antan, il y avait les lignes à haute tension, aujourd'hui, ce sont les portables de haute gamme, aussi puissants que j'en passe. Rien d'aussi efficace au monde pour flatter l'instinct de domination de l'homme. Le dressage du cerveau, calme en apparence, a rejoint le cercle des endormis avec des points de fuite à sa convenance, cela va flâner dans les brancards. Les adultes à droite, les adultes à gauche, au milieu, les enfants rassurés par l'intelligence de leurs parents, sous la tutelle de gadgets électroniques qui escortent l'éducation. Le premier coup d'œil paraît magique, alors que le second est épouvantable. Certains jouets de guerre pour enfants fourmillent dans les devantures des vitrines des villes. De plus en plus, nous semblons dépendre de forces matérialistes, et, au diable les conséquences; les suites glissent alors comme le verglas, sans bruit, telles des ombres dessous la banque individuelle. Tout est bon à l'homme, quand il semble que ce «tout» devenu sa vidéo lui revient en personne.

Dring! Dring! Dring!

———*Dring, dring, drong, ça sonne, musique pour vous desservir!*———

Me voilà encore interrompu par le caméléon anti-social, ce mouchoir de poche qui tousse une mélodie de dressage.

Dring! Dring, au chant du décollage! Bof!

Personne ne répond, aucun racontar. Voilà autre chose! Elle est là, cette étrangeté hideuse, perdue, avachie sur du bitume, je l'entends, et par tous les homo-sapiens! Je la vois à l'instant cette indiscreète qui se mêle de tout! J'ose, je m'empare de la chose et je réponds à mon escient. Ne serait-ce pour que cesse cette sonnerie, cet esclavage de la rime qui étonne les dadais et les crétins. Un effarement qui va jusqu'à l'incrédulité, avec en prime, une affectueuse montée d'adrénaline. Ah, ces sons de natelnaute! La sonate de l'homme moderne. Moderne dans son esclavage, je vous prie. Pouah! On est bien loin du souffle du vent dans les peupliers. Que sais-je? je réponds.

— Allô, allô! Ici le XXI^e siècle, bien que les choux palmistes ne soient pas encore éclos, je suis Michel, à l'écoute et pour vous servir dans la tragédie occidentale. Répondez, je me sens tout chose, ici, quelque part dans l'asphalte, bien loin des valeurs et des rouges coquelicots.

A qui ai-je l'honneur de répondre, dans ce brouhaha citadin? Nulle réponse... comment est-ce possible! Le Ciel ne m'envoie personne, ouf! Loin de moi ce portable de crétin! Tiens, voilà une bouche d'égout, elle fera très bien l'affaire.

Plouf! Et pouiff... retour à l'envoyeur, impossible de communiquer avec personne? J'en ai encore le frisson numérique... L'autrefois, alors que je faisais la queue à la poste, un fier-à-bras fervent du pense-bête et dont le front ne manquait pas de fierté

reçut un soudain appel téléphonique, qui fit trembler l'intimité. Or, suant, essoufflé, avec un sourire de dédain, le regard au centimètre carré, en fait, natellifié, il parlait très ouvertement, avec un ton flaccide. Il discutait avec fièvre, avec un costar cravate zébré, et il variait fantasquement les intonations de sa voix avec une hypocrisie d'escobar.

Hélas pour lui, j'ai du intervenir une fois de plus avec une ample simplicité et avec le soutien sous-entendu de ceux qui attendaient patiemment, poliment. D'un seul geste, je lui ai confisqué son jouet incorporé à la fatalité, lui exhibant la sortie par l'index, avec beaucoup de charisme.

«Quand nous ne savons pas ce qu'est le respect, nous devons l'apprendre, la nature nous regarde, très cher», lui dis-je. De quelque façon, de mes 1 m 98, je m'étais autorisé à faire respecter l'ordre. Je coupai court la scène rapide de son film, dans cette poste subitement privée de Ciel. Il s'ensuivit alors un sourire de gloire, de triomphe, qui voltigea chez chacun de nos visages qui en disait long sur ce qui pro-court. Contre qui avais-je ressenti tant de colère? Contre cette boîte à secret de polichinelle ou contre cet énergumène? En un seul éclair, le portable a fait mouche, il est même devenu un être connu jusque dans les hauts plateaux du Tibet. Un être virtuel, suzerain des illusions, avec je ne sais quoi d'attractif, d'exécration, qui modifie la notion du temps et de l'espace; ainsi que les perceptions avec lesquelles nous les intégrons dans notre vie quotidienne. Le bon filon pour les constructeurs était de flatter l'existence à toutes les vitesses de l'ego, dans ses manies de s'entretenir avec lui-même. Bingo!

———*Dring, dring, drong, ça sonne, musique pour vous desservir!*———

Quel coup de théâtre! Moi Michel, le non obtenu par artifice, sous ma grosse chevelure qui floconne, noireude, je suis le seul qui ne possède pas de portable dans mon village. Je lui fais la figue et cela se remarque et cela se sait... Tiens! Au moment même où je l'écris avec un fier toupet, où je vous parle au milieu d'un profond silence, la représentation extraordinaire de milliards de Dring sans nécessité; de Drong par plaisir, de tragédie interne, de jeux de rôles vaniteux, d'événements escomptables, de sonates individualisées au goût de comme tout le monde, sonnent aux quatre coins de la terre. Oui, je sais, on me l'a dit et répété, cette phrase est trop longue et mon style d'écriture en fait déféquer plus d'un! En vain... La souveraineté de l'homme sur la chose, dégage un sentiment acéré et acerbe de pitié universelle. Ensemble, ils concourent au même but, une sorte de nouveau concubinage, une force cohésive qui annonce le déclin des valeurs du dialogue. Une fois, un ange rusé et drôle m'a pris à part et m'a confié: depuis que l'homme passe son temps avec la chose, il ne fait plus appel aux forces de son esprit, mais plutôt à sa logique étroite, qui alimente une confiance esthétique et discourtoise.

Et qui plus est, la voûte céleste devient électrique, suite à toutes ces sous-énergies qui quadrillent le roulement magistral de la stratosphère. Du bord de la terre, jusqu'au haut du ciel visible, des ondes fantômes sous de faux noms, soufflent des choses que les hommes font et sont. Alors que la souveraineté de la nature passera toujours avant celle de l'homme et de ses vaines agitations Il ne faudra pas compter sur les technocrates pour sonder de telles questions et encore moins sur les hommes politiques, tous deux plus proches

du pouvoir de mules épouvantées que des hommes. Ceci, je ne l'ai pas appris d'un ange, mais de l'évidence. Mazette de mazette! La communication humaine se dégage de l'ensemble des phénomènes, avec une inexprimable absence de sens. C'est un emprunt de la matière, qui, il est vrai, ne lui appartient pas. Pour comble de misère, ce prêt est inspiré par des MMS éloquentes, des SMS entêtés, aux phrases filandreuses et dépourvues de rhétorique. Deux abréviations à la place de l'image soudaine, de l'expression vivante, la communication à onde conditionnée demeurera à jamais artificielle. Deux raccourcis prêts à rendre des comptes à tous les systèmes nerveux du monde qui en font usage à chaque instant, pour des secondes intimes, solennelles, dans ces restes épars.

Comme c'est séduisant! Or, malgré ceci et toutes les options sensationnelles que propose le petit engin spatial, mes poches sont restées vides, d'un vide qui peut tout contenir. Que la volonté de Michel soit faite! Jamais, je ne me soumettrai à un petit rectangle qui parle, malgré toutes les propositions avantageuses et ensorcelantes. Je suis du petit nombre à ne pas posséder la chose, et comme eux, je ne suis pas sans inquiétude, je n'en espère pas moins, sinon de continuer à parler aux anges.

Dring, dring, ceci sonne... par singalette et tarlatane!

Il y a un maniaque de la téléphonie portable dans le coin, dans la page de ce livre si ceci s'y trouve! Je me carapate, fissa, fissa, une marguerite dans la bouche à la page suivante...



La page suivante qui réfléchit



euille vierge, blanche à l'instant, à l'abri des sons, ma plume s'éprend de toi dans un noir absolu qui exige la vie. Objectif: enfanter maintenant des fouilles imaginaires dans le monde des pensées. Semblable à des travaux archéologiques dans le sol de notre Terre, je m'en vais fouiller dans les ruines de mon être pour ne pas m'y tromper... Quel mystère respire dans ces vestiges? Nulle part, je ne sens mieux la puissance, la beauté de la vie que dans mon cœur. En voilà une conclusion de derrière les fagots! De fait, je m'aperçois combien mon imagination est impuissante à évoquer l'inexistence de la vie. Sans lumière, zéro son, en l'absence de chaleur, point de forme, aucun mouvement, nulle couleur. Qu'éventuellement la plus pure et la plus noble vision de rien! Rien, sans souvenance, uni à rien du tout et cependant, rien, par son importance métaphysique existe et a une conscience. Par Pascal et les siens! Je n'y comprends rien de rien... si... rien n'était qu'un silence terrible, une toile de fond, un libre passage. Que

peut-il se passer dans ce chef-d'œuvre d'intégrité qui est ce «rien»? Sur quoi s'appuie-t-il? Se stimule-t-il? D'où vient-il?

Le génie de rien, c'est de s'arc-bouter sur des attraits insolubles et innommables. Il porte en lui les mystères de l'infini, ainsi que son inracontable énigme de l'unification.

Belle fleur! Associez-vous, cher lecteur, à l'évènement, à ce travail noble du néant à la vie. Prenez maintenant si vous le voulez, trois pages A 4, bref, de quoi écrire, et tout comme je le fais à l'instant, partez en voyage improvisé avec comme thème central, seul bébé: rien. Je peux vous assurer que rien ne prendra autant de vie et qui sait, vous allez peut-être découvrir en vous l'âme d'un génie intérieur, d'un poète, mystique, philosophe! Qu'importe la jargonographie, le courage répand une lumière qui éclaire la vie intérieure plus qu'elle ne la fait briller. L'exemple d'une telle expérience est unique pour se rendre compte que le souffle puissant de la vie nous a engendrés à l'image de sa noblesse naturelle.

La poésie, l'art, la révolution intérieure, la liberté, une espèce divine si on veut. Je veux...mais que dire de la vie, quand on n'a pas besoin de tout comprendre, de pouvoir tout citer, nommer, pour aimer? Tout et Rien. Je m'abandonne à son mystère, aux insondables décrets de son assistance, depuis qu'elle déposa en évidence, en action, ma présence à la vie. Par la même occasion, je salue au passage, du fond de l'âme, ce début de vie. Et comme tout un chacun, je ne sais pas à quand vraiment cela remonte dans la robuste nudité du temps, cette toute première odyssée cosmique consciente.

Qu'importe la réincarnation, il a bien fallu naître une fois! N'est-ce point dans l'instant habité que je deviens un homme entier, définitivement conquis par mon devenir? Les poissons apparaissent sous l'eau, les hommes sur Terre, et toujours la même profondeur. Engagé dans une aventure inégalable, je me rends à mon sentiment d'appartenance, pour rester égal à moi-même et capituler face à la grandeur de cette gracieuse hôtesse. Je n'entre-rais pas dans les détails, mais, je suis désormais condamné à vivre, à durer, quoique j'en discours, condamné à mort en conséquence de causes. J'appartiens à la caste des éternels vivants, en esprit, à la caste des hommes d'aplomb, non des primates. Impossible de me chosifier de mon vivant, un Bocampe, oui, un insolent. Les chromatismes du soleil levant m'en seront toujours témoin, plutôt au ciel et à mes amis que je fusse ainsi! Faire chut! Impossible. D'autre part, bien que je ne sois pas un spécialiste de l'indologie, j'ai toutefois un message pour leurs dirigeants, en ce qui concerne l'abolition des castes. Oui, une envie soudaine me prend dans cette page qui se libère. Gouvernement couché de l'Inde, réveille-toi, nous sommes au XXI^e siècle! Quand j'y pense, caste des intouchables! Qu'au grand jamais brûlent de telles discriminations d'apprentis sorciers.

Cages à rats et la juste aumône! Dire que les Occidentaux assourdis par tant de connaissances pensent encore que leur frère Oriental est plus évolué spirituellement, et le taxi en maraude passe... Cieux! C'est du beau! Gérance et administration de l'Inde, l'inégalité saignante; la cruauté bâtarde de votre caste d'intouchable n'est pas imputable à vos Dieux de créatures, mais bien

à vos hallucinations grossissantes de la vérité et des fantômes qui s'en sont dégagés. La religion et le carnaval des damnés, Dieu et les droits de l'homme!

Je m'incline devant les droits de l'homme, le combat de la condition humaine, sans aucune hésitation, je rajouterais: dès que l'homme cessera de se préoccuper de Dieu, il s'intéressera à la Terre et à l'homme, parole de pieds propres qui ont marché dans la boue des cités. Cependant, ce n'est pas demain la veille. Quand je pense que les fermiers coupent les cornes de leurs vaches, si ce n'est pas malheureux! Frère animal, que faudra-t-il encore que tu endures à ton insu, sous le pouvoir de l'insuffisance? Qu'en serait-il, si une autorité leur amputait ce à quoi ils tiennent tant, à ces étranges fermiers? La caste du vivant est une route pleine de tribulations. Une route qui nous voit passer, souffrir au bruit de nos chaînes, les âmes emprisonnées par le harnais intellectuel et la sacralisation de Dieux inexistantes. Si la nature, en effet nous regarde, nous avons à répondre de ce regard, sans forcément avoir l'intellect qui flamboie comme Sirius. Elle n'est pas une mère cigogne que l'on peut mettre à sac, à feu et à sang, au dernier rang.

Quel coup du ciel! N'y a-t-il pas quelque chose qui nous anesthésie à la discrétion de la conscience! Un effet de brouillard! Nous dormons à coup sûr de trop, sans revendication, sur le divan du somme où il apparaît tout confusément dans toute sa fantaisie, le cercle des endormis... à perte de vue. Plus ce cercle de théoriciens stipendiés reste appesanti par la recette de l'éveil économique que dicte l'intellect, plus la masse herbeuse sociale s'admire dans des concepts incapables de la moindre transformation. La

condition humaine s'écrit alors dans des classeurs, s'explique alors la cimentation des consciences, dans une loi du silence; dans des registres de qualité impossibles à communier avec le vivant et le flux du voyage individuel. Nous devons dormir autant à l'horizontale qu'à la verticale en ce bas monde. Tout cela pour être devenu trop intelligent, si intelligent, que nous ne savons même plus regarder un ciel étoilé, cueillir un bouquet de fleurs des champs, et s'exclamer alors: le merveilleux existe, j'en suis témoin! Ajouter à cela le cimetière social, c'est-à-dire des médias qui remplacent l'émotionnel en sensationnel, le vrai en montage virtuel. Les nouvelles écrites et orales ne sont plus que des révélations de bric et de broc à dormir debout car les gens des médias ne vérifient plus les informations qui les assaillent.

Ah, il en faut des forces pour rester éveillé sur cette route pleine de menteries, d'illusions, de Dieux inconnus, dès la première lueur du matin. Répéter les idées, les vérités alouettes, toutes blettes, absolues, sans vérifier leur authenticité, leur existence, voilà le seul nom que pourrait porter l'ignorance qui fait dandiner aisément le monde des hommes. D'où vient que cette ignare insuffisance culmine? Est-ce au-delà de nos forces? Sommes-nous satisfaits d'un baiser social sur notre front? La marque de notre contrat, de notre fonction, de notre court salut, chacun de nous cintré à ses obsessions antisociales. Tout le monde avec sa stèle surmontée d'un cippe où il est inscrit: ici-gît un homme qui ne s'est préoccupé que de lui-même, sans jamais le devenir. Nous jugerons de notre embarras à répondre à cette question en dépit de notre authenticité. Sûrement que des intérêts de tout ordre

nous proclament heureux avec la loi du silence, pendant que d'autres payent la facture. Complices d'une interdépendance humaine, au grand casting de la méprise et de la malséance. Soit! Dès lors, je peux découvrir le secret de ma vocation, arrêter d'appeler ce qui est vrai par la vérité, cesser de nommer la vérité afin de prétendre à ce qui est vrai.

Oui, ceci semble compliqué, cependant si simple! Dorénavant, je peux témoigner du luisant de ma sincérité, de la continuité de mes efforts. Ah, la vérité! Indétrônable, absolue! A la vérité, voilà un mot qui a fait des dégâts sur la Terre. Plus je vais, pratique et résolu, plus je découvre chez maman quotidien, la fabrication de la vérité synthétique produite par des hommes habiles dans la manipulation. Il y a toutes sortes de manières pour manœuvrer et avoir la mainmise sur la grandeur de l'homme; néanmoins, il n'y a qu'une seule disposition pour rompre cette malfaisante connivence: un engagement dans la rigueur de la perception, sans relâche, pour une première identification, mettre de l'importance là où l'on n'en mettait pas. N'est-ce point ce que désirent ceux qui estiment l'existence et qui l'aiment? Malgré cela, ils sont de plus en plus nombreux, ceux-là qui s'obstinent dans leur irrémédiable infirmité: la loi du silence. Rien de plus surnaturel que la peur pensive pour rester lâche et de s'amarrer seulement aux fautes contre la vérité. Une contradiction bien humaine de paraître tel que l'on ne se montre pas. Le voilà cet homme du XXI^e siècle, le visage tendre et grave que la vérité ne voit pas assez souvent...



L'hôpital psychiatrique



Je suis entré une seule fois à l'intérieur de cet édifice détourné, écarté, de la question humaine. C'était pour des soins imaginaires de l'âme, oui Messieurs Dames, juste avant la période du fumage du lard et du jambon. En ce temps sournois, je m'étais dissimulé en un journaliste amateur, habile et délié des normes pour témoigner d'une tonalité initiale. A peine eus-je fait mes premiers pas marginaux dans cette architecture à demi-civilisée que je m'aperçus du goût inspiré par la décoration du morne. Mes yeux cherchaient du regard de vraies plantes vertes, des tableaux, de la couleur, des figurines, une fontaine, des objets classiques pour le plaisir des yeux et des cœurs. Qu'adviennent les cieux? Ici, seuls des hommes trop seuls! Berk! La vigne continuera de pleurer au printemps! Wallou... Point d'art, de musique, de rire, de peinture. Rien de plus saisissant que des murs blancs, silencieux, nus. Ému, jusqu'au fond du cœur, je cherchais une lueur d'humanité; or,

quelques jours plus tard, écartant ces illusions, je me rendis compte que le moyen-âge n'avait pas disparu. De quoi faire pleurer Popaul! Parqué au pavillon de l'angoisse, je découvrais que la plupart des âmes poignantes rencontrées réclamaient à tort ou à cris. Elles étaient incapables de tirer parti de la douleur. Point de médicaments qui soignent la santé mentale, non non, des remèdes de toutes les couleurs qui donnent le teint blême, blafard, incolore, qui enlèvent les pommettes saillantes pour nous faire ressembler à des statues.

Les soignants aux têtes intéressantes de seconds de classe, malgré leurs airs vrais, gentils, naïfs même, étaient persuadés de soigner et pacifier les âmes. Malgré cela, je ne suis pas une statue! m'écriais-je. Je suis un homme, un homme qui n'a pas besoin d'un voile entre lui et le reste du monde. Plus je revendiquais mes droits, plus ils me proposaient des pilules avec qui traiter. Personne ne se souciait de mon parcours biographique ainsi que de mes émotions. J'étais devenu un monde de sensation, profil bas, le résultat d'un programme médical à son apogée. La voilà donc la fin de toutes nos misères: des cachets badigeonnés de la solution miracle qui nous incarcère en nous-mêmes. Une immoralité en action, une médecine d'éclat de l'inimaginable absence de sens, à croire qu'en Occident ils soignent leurs patients de la même manière dont ils considèrent leurs vieux. Voilà un exemple capable de gonfler les têtes les plus lourdes, d'une médecine à la bonté inguérissable. Une médecine complètement étrangère à la nature humaine et qui malgré tout, porte si haut l'honneur de son ignorance, jusqu'au pavillon pirate des assurances-maladies. C'est

la force généreuse et hiérarchique des structures qui répand sa noirceur, en être esclave et se croire libre simultanément. L'éclatement intérieur craint tout, l'unité ne craint rien et tout le système de la santé est basé dans la fragmentation avec les manipulations de bons samaritains qui conviennent.

Durant mon stage de mal-être, j'ai pu m'apercevoir que quelles que soient les causes de la maladie chez les souffrants, les prises en charge ne variaient pas. Avant tout, les gélules multicolores et les pastilles sauveuses: première classe pour tout le monde. Les patients étaient aussi dépourvus qu'un dimanche à St. Cristôbal. Plus exactement, ces résidents en suspens ressemblaient à des vagues qui avaient fait le testament de rester en l'air. Ah! La médecine dans ces lieux n'est pas une innocente, alors que bien des pensées à la malice intellectuelle l'appuient par mauvaise sympathie. Le porteur d'individualité est annihilé pour une expérience qui lui est complètement étrangère, la colombe est poignardée, même regimber contre la fatalité disparaît des habitudes. Une descente dans les affres de la fragmentation. Ecoutez ce que vous dit la gélule prodige qui se veut active et forte, elle vous surprendra au milieu de l'illusion qui vous réintègre à l'intérieur de votre souffrance. Une seule chose est certaine, ce n'est plus vous, et cela, la liberté d'esprit, c'est bien ici que tout le monde s'en tamponne le coquillard.

Avec leurs médicaments qui contribuent à la régénération de l'ignorance vis-à-vis de l'homme, votre être est habité par l'abrutissement d'un mirage menteur qui emporte avec lui dans les oubliettes votre «moi» à travers le mur du son.

Pris au piège du cachot médical du XXI^e siècle, sous la tutelle de normes de qualité infernales. Aussi, tout est borné et fini, la vie intérieure a décampé de la manière la plus délicate et la plus élégante sous un feuillage hideux, obstrué de ronces. Un jeune homme peut ressembler à un vieillard sénile en quelques semaines. Je me souviens encore l'effet de légumes de ces dragées formées lentement au souffle de la chimie et de l'échafaud. Alors que trempé dans le coaltar, ma puissance d'indépendance inanimée, en défaite, j'étais comme un ange aux ailes cassées, une moitié de moi-même dans un tombeau social. Pouvoir étrange de la médecine moderne, transformer la maladie de l'âme en fakir et zombie de l'Occident, dans un Ciel où les astres ne se font plus voir. J'étais entré dans ce logement de soins pour une soi-disant dépression inventée, par l'arrachement entier de savoir si ce que l'on m'avait dit sur cet hôpital était vrai; et j'ai failli me transformer en végétal, drogué, camé, en toute légalité, ce, paraît-il, pour mon plus grand bien. Oui, heureusement que, sans dévier de la souffrance n'est pas toujours mortel, sinon je ne serais plus là pour en témoigner.

Cet hôpital était très grand et très haut, alors que je n'avais parcouru que le rez-de-chaussée. La seule fois où je me sentis appelé à prendre la cage d'escalier, c'était pour rendre visite au bouffi directeur de ce lieu pour lui parler de la civilisation de son établissement, le jour même de mon départ. Ce que je fis, un jour de certitude pour mettre en relief le but de ma visite. En effet, ce jour-là, lors de mon entretien de sortie, j'avais soigneusement pilé les excellentissimes gélules carnavalesques que je mélangeai à une

tasse de café en fine porcelaine. Je m'étais imposé une mission impossible: faire goûter à l'un de ces prétendus docteurs, le contenu rose de leur médecine. Et bingo! Justement, ce rendez-vous si noble et intelligent pour la psychiatrie, arriva. Pas besoin de décrire combien j'étais calme et religieux lors de cet entretien d'ordinaire routinier de départ que!

— Alors Bocampe! me disait-il plus que parfait de politesse, hypocritement, d'un ton professoral, du haut de son trône, le cœur étanche:

«Heureux de votre temps parmi nous?» A plus forte raison, je l'observais boire à grandes gorgées son café que je lui avais apporté frauduleusement. En effet, j'avais mis la dose adéquate pour qu'il ressente rapidement les conséquences de ces cocktails multicolores, mais pas de trop; je ne voulais surtout pas mettre ses jours en danger.

Et moi de lui répondre:

— Infiniment plus: mon séjour fut une vraie cure pour devenir dépendant aux cachous. Toutefois, le message dont j'ai pu prendre connaissance dans votre maison de soins est celui de devenir son propre docteur. Jamais je ne saurai vous remercier pour cette découverte avec moi-même! Avec le reste de ma lucidité, je voyais d'un seul coup d'œil, le chevalier à la blouse blanche devenir un gueux glauque et verdoyant; alors qu'il balançait béatement sa tête et oscillait comme un pendule, en bavant comme une truie engraisée. Les médicaments commençaient à agir. J'en profitai pour lui dire ce qui me tenait tant à cœur, ma grogne expérimentale en action:

— Ah! Mon dodu patriarche, il y a tant de mots qui manquent au vocabulaire du personnel de votre cachot moderne. Comme imaginatif, inspiratoire, intuitif... art, sens du beau, air, humour, chaleur, sensibilité, rire, image, spirituel, progrès médical. Plus encore, mon gras responsable, avec vos yeux à fleur de tête, esculape d'un marché d'aigrefins. Si vous saviez combien les médicaments que vous utilisez sans enquête et sans contrôle quant à leurs conséquences refoulent tout l'homme à l'intérieur d'un bagne. Incrustés dans la nature des plus révoltés, ces pilules parviennent à effacer la vie des patients les plus récalcitrants, sous la supervision de motifs et de circonstances admises et intégrées dans le staff médical. Un pénitencier dans le bagne dont nous sommes tous complices. Une prise en charge des plus affaiblis, des âmes blessées, en arrière des pas du temps; un crime moral toléré et puissamment combiné avec la philosophie des escourches intellectuelles de notre siècle, sous un nuage d'encens.

Alors que le directeur tout désorienté s'écroula comme un château de cartes, impassible, je continuai mon discours qui lui était adressé.

— Combien à l'avenir, j'aimerais voir votre hôpital converti. Des plantes vertes transformeraient celles en plastique, le parfum de bougies à la cire d'abeille remplacerait cette mauvaise odeur artificielle du propre, le personnel fonctionnaire au froid sourire se changerait en travailleurs sociaux, en d'authentiques thérapeutes, en de vrais poètes et ils parleraient avec une voix humaine au lieu d'un timbre à l'idéalisme professionnel. La nuance des couleurs sur les murs troquerait ce blanc de la folie échappé de la

sépulture de l'impeccable immoralité. La musique classique resplendirait au-dessus des têtes, la vie sociale et l'humour rectifieraient votre drogue libéralisée et tueuse du moi. Les chambres capitonnées se modifieraient en jardins thérapeutiques, les barreaux en rideaux de calicot blanc, les plafonds en Ciel, vos étroites fenêtres en baies vitrées, vos réceptions par les ondes des fontaines, vos murs à angles de la mort en courbes vivantes, la télé en bibliothèque, la radio avec la philosophie de l'instant, votre béton armé contre du bois, de la pierre. La différence s'élèverait enfin debout telle une vie de l'âme que l'on n'essayerait plus de refouler mais de pacifier. Votre cachot, cette fabrique de parasites et de loufs ressemblerait alors à l'océan.

Voilà, M'sieur le directeur, motif de plus pour l'admettre, je vais quitter votre établissement, l'un des plus redoutables fléaux de l'âme humaine. Cependant, afin de vous souvenir de cette entrevue, je vous laisse cet enregistrement; en espérant que votre médecine destituée de la nature humaine périsse, tout comme ont trépassé les rois de France et les dinosaures. Voilà mon discours qui s'étañonne sur des faits, j'ai fini de croasser dans le ciel psychiatrique. A la lueur de la lune, le bas du ciel m'est témoin:

kraâââ, krâââââ, krirkeèè, krirrkèèè...



La justice s'est brisée le front



a parole aux fous! et moi, Michel, je le suis devenu par le noble bon sens de ma vie, je n'attends plus qu'on me la donne, je la prends, avec mon larynx et mon sens de l'à-propos. Notre ordre social dans ses enchevêtrements de faux biens fabrique des arsouilles, des voyous, des hors-la-loi qui se distinguent par des filouteries ou par des débauches. Un contre-modèle se répète depuis la naissance de son premier modèle de conduite. Tous ces hors-la-loi aux crochets d'évasions, sous diverses formes, ont toujours été quelque'en soit l'époque, un reflet, une révélation de la brutalité de notre système social qui les engendre. Les départements judiciaires en place, proclamaient alors que toutes punitions, châtiments, sanctions devaient viser l'amélioration du dit coupable ainsi que de la société, et ce, jusqu'à la peine de mort et le joker de la grâce présidentielle. Badinter, je te canonise à l'instant saint humaniste, sans passer par les couloirs du Vatican pour authentifier l'événement.

Aujourd'hui encore, dans des pays à l'étiquette chrétienne comme l'Amérique, ce continent exporte le mensonge et la démocratie par la dictature diplomatique et médiatique. L'autorité judiciaire sert encore à perpétrer l'assassinat. Le phénomène de peine de mort existe encore dans plusieurs de ses Etats assassins. Le droit de tuer un homme est entièrement légal et approuvé par des étatsuniens qui vivent encore dans une longue et majestueuse incapacité de s'éveiller. Hélas, une fois de plus, le cercle des endormis, l'esprit armé, confirme cette affreuse loi du silence et de la convenue. A l'abri des lois, des bourreaux tuent en toute impunité chez les baptisés, les consacrés d'outre-atlantique en compagnie de complices bénis qui soutiennent par leurs votes des gouvernements assassins, criminels, sans compter les gens de couleur innocents et exécutés pour des faits qu'ils n'ont jamais commis.

Les Etats-Unis ont reçu 666 oscars au XXI^e siècle, pour contre-vérités et supercheries mondiales, ce qui, soyez-en sûrs est une forme de terrorisme moderne qui ne sera jamais égalé. Sous l'apparence de police mondiale soigneusement tamisée ils tambourinent bruyamment; ce continent conquis par des génocides a pris la première place de tape-dur du terrorisme international, procréant un enchaînement infernal d'épouvante sur la surface de la Terre. Un imbuvable individualisme noierait-il l'individualité même dans sa tête d'eau?

A n'en point douter, frères Musulmans, les sociétés occidentales nous rendent de plus en plus narcissiques, gros, domestiqués, au préjudice d'une qualité de vie sociale, culturelle et équitable pour tous. Au fond, ce sont bien les formes extérieures qui ont

changé, le contenu de l'homme évolue toujours aux côtés d'une terrible violence soigneusement emballée sous des enceintes florissantes et des tailleurs de nouvelles. Quand j'y pense, je n'ose le croire: au pays de la gigantesque statue de la liberté, ils assassinent sous la pire des formes légales qu'il soit, sous les yeux et au vu de tous. Que font les gouvernements voisins et alliés devant ce spectacle où des hommes sont indignement mis à mort? Tout comme le reste du monde, sans émotion, ils appliquent la loi du tout est normal, tant est éduquée et instruite la couardise des hommes. Dire que pendant ce temps, il y en a qui battent des records de toutes sortes en faisant le tour du monde en ballon, en ceci ou ceça, en sous-marine... misère!

La séduisante technologie met en évidence et creuse en la faveur de l'individualisme, le fossé qui existe entre l'illusion et la réalité. Désormais, il est difficile de discerner le faux du vrai, le réel de l'irréel. Les missions Apollo auxquelles le cercle des endormis avoua son sommeil profond illustrent à merveille ce phénomène qui rampe et chemine le long de ce sillon enfoncé. Apollo, les studios et la lune aux cornes d'argent. Voilà un bon titre de film pour Hollywood: que sont devenus Armstrong et ses deux acolytes de l'espace? Disparus dans le temps! Personne n'a jamais posé les pieds sur la lune. C'est viscéral, chaque fois que le mensonge me prend aux tripes, je ne peux pas m'empêcher de mentionner cette immense fumisterie du passé; qui ne cessera de surprendre les crédules, les perceptions au talon. C'est un grand pas en avant vers l'illusion et un triste constat de notre humanité au XXI^e siècle, une humanité qui dort fermement, décidée à fermer l'œil.

Tous les mensonges qu'elle a gobés comme une truite en frénésie, doivent être digérés.

Justice! Pouah! Nous pouvons fabriquer tous les dieux qui nous chantent, raconter et écrire toutes sortes de spiritualités, quand le travail n'est pas fait, il se répercute sur les générations futures, alors les siècles en maraude passent avec des propos libres de plus en plus attractifs. Que dire de l'existence des prisons particulièrement inhumaines au pays des tricolores, chez ces mangeurs de grenouilles olivâtres, verdâtres! Beaucoup. Leurs prisons sont en réalité des lieux insalubres où sont entassés des hommes entre quatre murs parce qu'ils n'ont pas respecté la loi à un moment donné de leur vie. Preuve convaincante du peu d'usage que fait la justice de l'imagination. Les citateurs et les citatrices sont de toute évidence incompetents. Face à la question humaine, rien ne reflète leur expérience. Ils klaxonnent les sentences, comme des chiens aboient mal à-propos. Il y a dans ces lieux abjects, des hommes malades qui nécessitent des soins de l'âme; au lieu de cela, ils sont enfermés dans l'abîme du néant, semblables à de pauvres dépouilles. L'implacable et impitoyable justice ne veut plus avoir à faire avec, quel qu'en soit le prix à payer. Elle délaisse ses responsabilités sous les rides d'un système pénitentiaire qui s'enfonce tour à tour dans des cellules archi-pleines, anonymes, sans jamais se pencher sur l'homme pour voir dedans. Il y a aussi des pas, des chemins d'hommes, charmés par l'aventure marginale, qui ne sont pas malades, mais qui risquent fort de le devenir à force d'être déshumanisés, cassés, vieillissés, épuisés. Des hommes qui ont écorché le sort et défié les hasards. La margina-

lité est un trésor de l'histoire humaine, un tissu clair qui laisse passer un peu trop le jour!

La justice en six coups de pied, un seul coup d'œil, alias la machine infernale endosse alors son uniforme à ordure. Elle devient sadique dans les excavations de l'abaissement moral, affublée d'une noble et illustre figure, de plus cette balance paraît naturelle tant elle est coutumière. La justice des hommes est une reproduction exacte de la violence humaine qui est jugée. Hélas! La justice a perdu le sens de la justice. Quelle que soit la faute, en s'attaquant à la condition humaine, la justice en terme de code, avec ses justifiés par la loi, se place au-dessus du Ciel pour trancher. Là, elle condamne, objective tel ou tel égarement. Sur le coup, elle fabrique à son tour des souffrances humaines agissantes dans l'ordre social. Il est certain que notre justice actuelle est emprisonnée dans les rouages de son passé, dans sa propre histoire et qu'elle ne peut plus s'en dépêtrer en agissant de la sorte. En condamnant les fautes, comme elle le fait depuis des siècles, elle enfante sans le savoir des malfaiteurs, des délits chaque fois différents selon les époques. A force d'avoir comparé les hommes à des fauves affaiblis, elle est devenue une conceptrice de maux et de fantômes, identique à une semeuse qui a jeté au loin ses graines. Ainsi, sans distinguer et discerner l'homme de la faute, en punissant, arbitrant des sanctions abominables, elle a fabriqué dans le Ciel des sous-énergies semblables à des fils d'araignée qui flottent dans les airs, trop subtiles pour tomber sous nos sens. Trop lourdes là-haut, celles-ci retombent à terre, et en ce sens, la machine à châtiments aura de nouveau à faire avec.

L'aliénation de la justice est à son comble, analogue à une épouvante qui se perpétue au cours des siècles. Les juges, les procureurs, ainsi que toutes les enzymes qui gravitent autour d'un palais de justice, font des années d'étude pour devenir ce qu'ils sont, dont voici à-peu-près la teneur en exagérant un tantine: des conservateurs du musée de l'horreur, des bourreaux à l'intelligence flottarde, régis par des codes, des sentences vicieuses du droit qui animalisent la condition humaine. Je peux vous assurer qu'ils ne sont pas conscients de ce qu'ils font, tellement ils se supposent intelligents. La plupart de ces intellectuels se croient être brillants alors qu'ils pourrissent davantage l'histoire humaine. On ne juge pas l'homme par des processus cérébraux, des lois du passé, tragiques, coûteuses, intellectuelles au possible; pour priver un individu durant des années de percevoir la nature, la vie, sa vie, éloigné de toute vie sociale. Quelle est cette volonté de faire du mal? de détruire ainsi son sentiment d'appartenance, en le cloisonnant dans une cellule? Ce ne sont plus les lois qui doivent changer en premier, mais tout le système judiciaire. Or, pour cela, il faudrait que les hommes justifiés par la loi ne le soient plus. Exact, il leur manque cette formation fondamentale sur la nature humaine, additionnée à un séjour dans les quartiers de haute sécurité pour authentifier leur formation et certifier leur diplôme.

Les sanctions à l'égard d'un hors-la-loi ne doivent plus être l'objet de punitions fatales mais devraient être une source de construction visant à sa réintégration dans l'ordre social. Le fait fondamental de ne pas vouloir s'intégrer dans nos sociétés est avant tout un comportement intelligent, donc légitime, suivant les

délits, convenons-en. Comment peut-on sacrifier des années de vie pour un temps d'égarement? Qui répare ce temps de souffrance passé entre les murs de tous les vices, les dommages qu'ils causent pour le reste d'une vie? Elle est belle, la justice isolée, dans son détroit fluctueux, avec son cortège de condamnations arbitraires. Elle se plonge avec une sublime impureté dans les misères de notre société pour les rendre encore plus misérables, sans qu'aucune apparence défaillante ne l'affaiblisse. Elle porte haut l'honneur de sa barbarie, les courts-circuits de son insolence, de son théâtre de chambre, de sa divine certitude rigide et glacée, jusque dans ce qu'elle fait de plus ignoble. Les quartiers de haute sécurité, sa fabrique de bêtes humaines au long travers des jours et des nuits souterraines. La justice ne craint plus rien, si ce n'est elle-même, ce qui fait là son cargo de malheur et de ses avocats. En s'attaquant à la condition humaine, elle se détourne à jamais de sa mission qui est de rétablir l'homme dans son errance, sur son chemin biographique. Elle a des trous dans ses connaissances qui lui font oublier totalement l'homme, et l'intérêt qu'il devrait lui susciter. Or la justice assassine ses valeurs dans le passé des ombres. Voilà ce qu'elle m'a dit d'écrire ma justice, libre de mes paroles et de mon regard, jusqu'à ce qu'une voix intérieure s'éveille en moi en s'écriant: Michel, saute dans l'autre page avec la fluence du temps, celle-ci me devient insupportable... Je tourne les talons.



2006 après l'an zéro



oucou, me revoilà! Le père Miche, et comment se porte mon intelligence en ce trois décembre 2020? Virtuelle! Jamais. D'autre part, je ne vois même pas ce moment où je pense; en un clin d'œil, j'aboutis à des représentations que je ne peux même pas palper. Diable d'abstraction! Quand donc sera-t-il solide ce monde de la tête qui comme du sable, s'écroule sous mes talons? Tout à coup, c'est l'heure du flot, la mer monte avec son bruit de gaieté, de grandeur. Une marée haute nage, suivie de ses ondulations sonores. Je n'ai jamais vu nulle part que l'eau pensait, même pas dans la transparence de la vague. Le bleu de la mer est si bleu qu'il contient sa profondeur, l'homme doit, lui aussi, tenir d'une teinte un peu foncée. Somme toute, je dois déguerpir et cela, je le sais, la mémoire de l'eau pêle-mêle au milieu des flots aurait vite fait de me rappeler à l'ordre. Cela dit, je remonte avec le cours du temps, et je ne sais quelle folie m'inspire. Un temps sans silhouette, énergique, qui remplit l'azur, alors que je l'écoute avec sa population cordiale. Je marche sur la plage,

sur son sable fin, aux côtés de roches en granit rose qui dessinent des figures allégoriques des divinités de l'océan. Etrange, en les dévisageant, je repense à tous les livres de spiritualité que j'ai lus dans ma vie, et il est vrai qu'il y a de quoi remplir une barque à la mer. Une barque au large dont la fatalité soutenait les rames à une distance de trente mille lieux d'une marne.

Ô l'assoiffé d'inconnu et du hasard providentiel que j'étais. J'en ai tenu dans mes mains des livres de Swammi Ben Pyjama et compagnie qui me montraient dans l'ombre d'une colline, une montagne à gravir. A piquer le Ciel céruléen d'énergies de tous les noms! Ah, les cons! Il arrivera bonheur de ceci, il arrivera malheur de cela. C'est insolite, aucun contenu de ces livres ne me vient à l'esprit, ainsi que de tous les autres livres de philosophie, de théologie, d'économie, de politique. Ce qui m'en reste aujourd'hui: de la poussière théâtrale digne de châteaux hantés, sûrement un signe de ma bonne santé mentale à l'époque de spécialistes où nous sommes. C'est à la mode, une particularité de spécialiste qui arbore le motif de la spécialité. Une nouvelle race d'oisifs inconnue vient d'arriver sur le marché, elle mérite d'être accueillie par le cercle des endormis. Il y a les spécialistes de la question, ceux de l'interrogation, d'autres de l'interpellation, du social par ici, et du social par là-bas... ouf, la réponse court toujours... Par éclairs! J'y vais, je remonte l'escarpement des cerveaux en agitation, des têtes à la figure de l'effort humain et de la supervision.

Ô bonne mère! C'est l'époque de Monsieur sait, des têtes à quatre places de tous les milieux au centre de bézef. Monsieur sait, transporte son savoir à l'embouchure d'un système jusqu'à ce jour

ignoré, ainsi, il prend une éclatante revanche contre la limite parfaite où s'arrête son savoir. Et loto! De 666 coups de cervelles pour du joli dialogue et de 9 hochements de crâne vers la vie sociale en déconfiture, les frais et neufs préceptes deviennent aussitôt indispensables, ensuite nécessaires, pour toute une caserne intellectuelle. Les psy, une main sur le front, l'autre ramenée sur la ceinture. Toute leur clique carnavalesque dont la terminaison en «ologie», «âtre», «logique», «eute», semblent tirer alors du fond de leur méthode des possibilités de langueur et de démoralisation les plus attendrissantes du monde.

Il faut l'avouer.

Oui, je l'avoue donc! L'élevage de la bêtise humaine existe, et il n'y a pas chouya de ces bons thérapeutes. Ils sont malades comme des chiens, écroulés sous le poids des ans. Certains même se prennent pour le mystère de la rédemption, avec toutes sortes de détours et de crochets infâmes.

Ces nouvelles thérapies ne sentent plus l'aventure; les spécialistes sont soumis, réduits, crottés dans leurs pensées, sous des masques professionnels jusqu'à la dernière extrémité: le crotilon intellectuel. Des spécialistes transformés en comédiens par des automatismes afin de considérer l'inconnu humain avec des airs de déjà vu. Le processus de l'élastique est en route, il se dresse, se contracte, se tend, tendu, tendu... et... pan! Dans la gueule. La politique de gribouille se déploie, comme l'exige une certaine fatalité de l'incohérence. Les décideurs des finances en quête d'atomes crochus se tiennent rencognés dans une loge économique, à dessein. La volonté politique va dans toutes les sphères sociales; la

douleur structurelle et basique est guidée automatiquement, elle étouffe, les malades s'accroissent et les vrais thérapeutes disparaissent.

Afin de motiver le matérialisme, une spiritualité de tous les traitements retiendra et masquera la vie, n'abandonnant jamais ceux qui palpitent d'émotion et qui pensent en rond. Oui, des livres de spiritualité font déjà trembler toutes les librairies. Sans nul doute, des bouquins écrits par de vigoureux imbéciles dont certaines maisons d'éditions raffolent. Des maisons d'éditions pleines d'appâts et d'appas, de serviettes sales et de braveries électroniques, qui ronflent à poings tendus dans leurs logettes de comités de lecture. Le calcul en impose toujours plus sur le contenu. Ils courent la biche et se prennent pour des lièvres, ces nouveaux monstres de la littérature. Je les vomis par un splendide, beurk! Quelle part de responsabilité portent-elles pour publier tant de conneries au mètre carré? Je n'attends même pas la réponse qui risquerait de glacer mon enthousiasme. Parfois, rien n'est plus noble, de meilleur, que de foutre le camp. Cette résolution prise, je pars discuter d'un air délibéré dans un cimetière avec un mort. Un mort qui depuis toujours, m'écoute avec l'intrépidité apparente d'un vivant. A ce coup, je me continue dans un monologue, une plume de couroucou sur l'oreille.

Oh! Prêtez-moi votre écoute, votre attention, très cher inconnu. Que vois-je! Votre nom est là, gravé en traits pénétrés. Mon ami, combien vous avez l'air célèbre et seul au monde! On dirait que vous êtes un bateau qui termine sa vie sur la grève, qui ne risque plus d'être emporté à la dérive. Si

vous saviez! Le sentiment que j'ai pour vous ne fait que s'accroître, tandis que mon imagination chante en rouge-gorge, pour exister au mieux ce siècle qui s'oublie aussi vite qu'un quelconque défunt. Un monde des hommes qui vu de loin est pire encore. Il me paraît disgracieux, accablé, un habitacle sacré de misère intérieure cachée. Vécu vers l'avant, de près, bien que je ne fusse pas bien loin de lui, il disparaît dans l'endroit où je prends place. Et vous savez, je me refuse d'être contaminé par les effets corrélatifs de son évolution; je risque fort de bientôt vous rejoindre, sans en oublier ma révolution.

Salette! Quel lieu de vie aujourd'hui, mon ami, mon homme de toutes parts, bien plus vivant que la galerie de l'Internet qui ressemble à la mécanique d'organes contrarotatifs. C'est le pas à pas d'un homme, un regard aussi en arrière; le roulement d'une biographie qui s'éteint dans le lointain, l'enroulement d'une naissance qui s'allume à l'horizon. A qui imputer ce qui cloche, proche et limitrophe de mes perceptions? A moi aujourd'hui, ceci me changera de mes habitudes. Ce monde des hommes qui, vu de loin, ressemblant à un hurlement de loup égaré avec ses rumeurs indistinctes évolue alors à l'image que j'ai de lui. La technologie effrénée prend la forme de poire d'étranguillon, on va tous se faire étrangler durant notre sommeil. Et Stupe! Par pouledepips et krapdennelli! L'homme ne comprend plus son dessein. Là commence pour moi le jeu du grand acteur, qui, catapulté dans le temps, est fin prêt pour ouvrir ce nœud mouillé du hasard noué à la nécessité. Ce sont deux victimes de la fatalité qui ont capitulé sur le champ de bataille, alors même que l'homme moderne

entrouvre la porte de ses pensées, tant que la perception pouvait s'étendre. Quoique ce siècle semble bien leur convenir, je me plais à leur tendre des pièges dans le corridor du temps. Très brave par nature, contenu et dissimulé au bout d'une impasse, sans un souffle d'air, je suis à l'affût avec ma perspicacité habituelle, ma palme comique, je les appelle avec ma voix de penseur :

Senior Hasasard! Senior Nécessité! Hasasard!

Et paf! Au moment juste où je pense que c'est bien moi-même qui pense, et point un autre, ces deux gobe-mouches étranglés à notre histoire humaine détalent à toute bride, venus de nulle part et d'ailleurs, pour me faire croire le contraire.

Et hop! Je les ferre aussitôt sous la légère couche d'humour qu'il se doit. Ah, mon compagnon de toutes parts, mon âme frère d'ici, si tu les voyais se débattre, ces deux compères accrochés au hameçon de mon audace; de vraies anguilles! Il ne manque plus que toi, une filochette à la main, dans une touffe de luxuriante végétation imagée. Ah! Les avaricieux de la pensée, ces gardiens du passage libre au néant; je les observe en dehors de leur milieu naturel, remuants, forcenés, se livrant à des contorsions, puisque arrachés à ce qui les fait vivre. Il y a senior « hasasard » qui s'étouffe dans un carcan de science musette et elle, la nécessité: la m'amzelle fantasque, qui avec son absence de sens, préside l'enchaînement des pensées humaines sous l'ample coupole du Ciel. Je les examine, les yeux éblouis, se tortiller la croupe. Fini dorénavant de manipuler autant que possible les attitudes humaines, de régler les pensées à coups de bâton, dans une corde qui enchaîne tout une humanité. Je me sens comparable au roi des

bélougas, et qu'il fait bon s'adresser à ces concepts abandonnés à eux-mêmes, de les voir sans les rênes de leur attelage. Cependant, vois-tu mon ami, je suis bon joueur, je vais les remettre dans leur milieu surnaturel, dorénavant, je sais où ils sont et ce qu'ils font. Ils ont eux aussi leur raison de vivre, tout comme les jeux d'argent qui pullulent dans les kiosques et les télévisions avec leur dicton populaire: pour rejoindre le cercle des endormis, sucez deux bonbons à la bergamote et cochez le 6, le 66, et cinq autres numéros de votre choix, puisque votre liberté se conjugue si bien avec les lois de la probabilité. Adieu mon ami, mon âme frère, c'est toujours merveilleux de parler avec toi, je me sens toujours écouté, c'est tellement rare en ce bas monde des vivants. Fou, moi, certainement, mais jamais plus tout seul... merci.



Ô Seigneur! Seigneur, Seigneur...



Seigneur! Quelle joie de te retrouver! Quand sera-ce que tu exauceras ma prière, j'en ai clas et reclas de tout ce qui m'arrive! Ce n'est que moi, votre dévouée Amarantine, à vot' service, exactement au même jour que l'an passé et des ans en arrière.

Voici mon moyen-courrier, en ce septième dimanche après Pâques. Ballottée par tous ces mois, je profite de l'aubaine de Pentecôte pour te prier encore et encore dans un petit coin pépère du fond de mon cœur. Ouais... à tel point que, je crois bien que je suis au bout du rouleau. C'est de nouveau à cause de mon époux, mon péquenaud de folle avoine, mon cep de vigne jamais vendangé; il me cause tant de chagrin et me camalite. J'ai l'impression qu'il se transforme en primate, à mon grand regret. Il a comme nouvelle compagne des bolées de bière. Aussi, pardonne-moi, car hier soir à l'heure des complies, je l'ai brutalisé sur le carafon, j'ai bien cru que je lui avais fracassé l'occiput à ce sujet à faillir, calenche pas comme ça, mon Robert. Quelle folingue ai-je

été! Faites que ton Saint-Esprit descende enfin cette année sur lui, pour que ce pleure-misère stoppe de boire du gros rouge. Oui Seigneur, et d'autre part pour qu'il soit par là-même moins con, moins fesse-robert ce grigou... et dire qu'il voulait être fontenier à Fontainebleau, le Robert.

Seigneur, en pareille circonstance, j'ai même adressé cette même prière à tous les dieux de l'Egypte, mais apparemment aucune de ces divinités folichonnes n'a pu faire quelque chose pour moi, hum, hum! ... non, pour lui. Pourtant, il y en a des dieux dans ce pays des pyramides, des hiéroglyphes et des troupeaux de sphinx. Pour dire, j'ai eu l'amarre de la prière dénouée, les voiles tournées aux vents, Seigneur. Prosternée que j'étais, à plusieurs reprises, j'ai même demandé bonifacement à Ali Baba, en position agenouillée, presque allongée, en direction de la sésame près de l'église St Bonnasse. Malgré cela, je me demande si je n'ai pas eu un problème de langue, en quelque sorte. Pourtant, ne sommes-nous point reliés par la transparence de l'air, à une perspective évolutive? Or, d'où qu'elle provienne, une prière partie de si bas peut-elle encore atteindre quelqu'un là-haut? Enfin... En recul au-dessous du Ciel, je suis allée m'adresser à l'organe principal aux petites heures du matin, près de la Jérusalem Céleste. Je me suis adressée à Jahvé en personne, sans passer par aucune de ses secrétaires. Oui, juste avant l'archivage, avant la foliation des manuscrits de la Mer Morte. Je m'emballais de prières pour que mon mari ne soit plus radin. Cocasse, rien n'y a fait; au contraire, il m'a semblé y voir l'effet inverse, comme si l'œuf avait encore gagné sur la poule.

Seigneur et terre de monologues! Lorsque j'ai vu les têtes des divinités hindoues, une vraie rade foraine, je me suis dit: Amarantine, ne leur adresse aucune requête invisible à l'œil humain, ils vont te l'amocher, ton Robert. Essaye, Bouddha, me conseillaient mes sœurs, Colette et Clémentine. C'est le plus gros qu'elles me confortaient: celui-ci doit être généreux. J'ai eu beau essayer de prier en dehors des heures de repas pour ne pas déranger, personne, le vide total. Il ne me restait plus que Dieu, ce contrarié par la lumière. Aujourd'hui même, j'attends encore sous cette arche de génie et advienne que pourra! Par les oies sacrées de l'île de Mule! Je ne sais pas si je suis un cas particulier, Seigneur, mais je constate que la surdité subsiste au Ciel. Serait-ce à la vue de nos misères humaines qui se multiplient aux quatre coins du vent que tout se tait là-haut? Si bien que le palais est fermé contre son habitude, pour cause inconnue; les dieux refusent d'exaucer certaines prières ou alors ils n'existent plus! Seigneur! Les hommes les auraient-ils inventés relevant ainsi de l'anthropologie culturelle, en leur prêtant un charme magique, de peur d'être en proie à leurs angoisses les plus poignantes? Prévenant de la sorte son absence, ils auraient foncé sur lui pour qu'il soit cette fonction de soupape à leur manque criant! Force était de prendre une décision pour le respect des usages et des conventions.

Bol de clémence! Loin de ma physionomie, cette théorie de fonds de réserve. Un Ciel sans dieux ressemblerait à un Océan sans poisson, malgré que l'homme soit comme une colline au milieu de la mer, c'est déjà un miracle attelé l'un à l'autre que d'être une silhouette qui se fond dans la lumière. Parmi les

mortels qui semblent abandonnés à leur liberté, je me sens seule, isolée au milieu de la mer. Peut-être bien que je ferais mieux de partir avec ma barque, à travers cette immense étendue d'eau salée, je ne tarderai pas à m'amariner. Au lieu de joindre mes mains, avec une imperturbable régularité d'allure, je les aurais enfin libres pour tenir la barre de mon embarcation, pour porter un peu de cette eau à mes narines. Seigneur, mon lieu de rencontre! Seule au milieu des flots, je ressemblerais à une randonneuse aux pas de statue dans les montagnes de la lune, à la recherche du masque d'or de la momie. Ciel de catalogue et de consultation! A cette idée mon cœur résonne, tremble, pareil à une catastrophe naturelle qui vient de l'agiter d'un vague souvenir. La catastrophe de la liberté et de la responsabilité, sanglée l'une à l'autre pour l'expédition d'un destin à forme humaine.

Que dire de ce courage, pour prendre ma vie en main! Il ne va pas me tomber de la première enceinte du firmament et aucune météo de l'âme ne m'indiquera les auspices sur ce socle des lendemains. Seigneur! A la première entrée de ma vie intérieure, je me découvre avec une lenteur majestueuse, seule, sur la pointe des pieds, à la porte de ma façade individuelle. Une porte géante, sans judas, à laquelle j'ai toujours frappé: toc, toc, toc... où personne ne m'a répondu... Simplement parce que je ne me suis jamais rendu compte qu'elle était ouverte. Me voilà, réconciliée avec ce que je suis, j'entre librement sous mon pavillon de porteuse d'individualité, parée de ce qui me tient tant à cœur. Je pousse un soupir, enhardie pour la première fois par un silence, par ma solitude complète, les bras repliés devant ma poitrine. Voilà que je cours à

elle, ma conscience d'une langue inconnue. Je lui parle, elle m'entend, me reconnaît...

Non, aujourd'hui, je ne peux plus m'arranger avec mes prières, mes rêves, après la félicité obscure du quotidien; si amarescent soit-il, sinon je vais tomber en javelle. Je pourrais même me promettre de découvrir un monde qui me regarde, sans image confuse, tremblante. Un monde qui ne soit plus celui de mon Robert, de sa descente aux enfers, après tout, ne suis-je pas aussi malade que lui, la codépendance est tout aussi grave que la dépendance. Parole d'Amarantine! Ma barque à la mer, ce que ma misère n'a pas pu faire, mon courage le fera. Après tout, je ne suis pas si laide! mon cœur, pareil à une musique de l'âme m'inspirera cette si folle passion de vivre. Je mettrai autant d'art et de coquetterie, afin de me montrer à nouveau belle dans ce miroir que j'ai brisé en mille morceaux. Un métal argent qui me reflétait ma fragmentation intérieure et qui abaissait mon regard sur moi. Mon visage de femme fatiguée par la poussière journalière, familière, normale, rajustée par une vie de couple où je ne savais plus qui j'étais. Si je suis pauvre, ce n'est pas une raison pour être imbécile par surcroît. Cette conscience d'une langue inconnue m'a donné l'éveil dans toute ma maison intérieure jusqu'aux détails les plus minutieux. Mes illusions battues, en tous sens, ne contenaient que le masque de ma solitude au contact de la réalité. Un réel situé au bout du caprice de mes perceptions que je n'interrogeais plus, qui me retenaient dans un monde que je ne savais plus contempler.

Parole d'Amarantine! Par le fond de l'air, finies mes plaintes, mes regrets voilés. Ma barque à la mer, souple comme un serpent

d'eau, par n'importe quel temps. Je suivrai avec elle les vagues qui empruntent aux flots les sphères de mon nouveau destin, aux vents, la signification de l'instant. Sous l'effort de conduire mes rames, j'apprendrai dès lors à gouverner ma liberté, perdant toute crainte du déguisement de mes peurs. A quoi bon être triste et malheureuse! Derrière moi, c'est aussi moi, devant moi, c'est identique, je marche en fréquence, en dedans sur la rigueur du sort. Oui, tel un destin qui se décompose en plusieurs opérations de vies fondamentales. Si, sur Terre, la cruauté de mon sort me fait tourner la tête, comme un parfum trop fort, je réglerai mon allure du côté de mes pas. Alors, mes pieds me guideront à la cadence de mon cœur, soutenus par ce bon sens que j'avais oublié. Rapprochée de ma transparence, au tournant de mon ombre, je passerai à travers les épaisses murailles d'obstacles car le nombre en est considérable. Sous la lumière tombante de ma conscience, je ne dirai plus ô Seigneur! Seigneur, Seigneur, de façon à voir défiler tout le premier peloton de ma fatalité. Une fatalité implacable avec qui le peuple habitué pousse une clameur immense tel des animaux à la laisse. Une fatalité à qui l'homme donne le nom sévère de Dieu, comme s'il était une fondée de pouvoir.

Ma barque à la mer, avec un entrain toujours croissant. Tiens, le soleil se couche, alors que ma conscience se lève, et au lieu de dire et de répéter, je vais apprendre à faire sous la lumière tombante de mon individualité... Oui, Amarantine, tu vas vieillir dans ta chair, dans cette architecture de magicien ouvragée par les ciseleurs de l'existence, en présence de quelque chose de merveilleux, de magnifique, moi... cette porteuse d'individualité vêtue de cet

habit splendide qu'est la vie. Ma barque à la mer, je ne suis plus un fatal calvaire, un symbole feuilletant un livre dans une ambiance tristounette, parlant à voix basse, à peine éclairée par des cierges éteints. Finies la façade, la grotte surnaturelle, la grille de fer, la croyance, ce spectacle le plus étrange du monde, cette grande illusionniste de la foi qui prétend être réelle dans toute sa turpitude.

Ma barque à la mer, toutes les mers, je découvre un immense horizon, à une toise devant mon regard, me voici à la pointe même d'une éminente aventure, m'y voici: être féminin... Les vagues se réveillent, elles s'approchent de mon embarcation, ce n'est ni inquiétant ni menaçant, c'est ma nouvelle vie qui commence au milieu de la grande, sans que personne ne me force la conscience. Jamais plus, je ne me laisserai forclore de mes droits, ceux de vivre le sens de l'argile dans le centre...



Des stars et des étoiles



es stars qui passent à la télévision et dans leurs aviations médiatiques sont comme les jeux d'argent dans les kiosques. Ah! Oui, madame Pignette, il y en a partout, presque tous dans leur hauteur qui monte, qui pigne et puis se meurt. Des stars qui se prennent pour des statues mythologiques de leur vivant, pendant que la boîte à images donne du tour à leur thérapie télévisée. C'est une manière d'être pour des célébrités de circonstance, être préoccupées d'elles-mêmes, un besoin d'exister plus que les autres. J'en ai vu dans les émissions de tous les éclairages ouvrir à demi leurs trèfles à quatre feuilles, avec un air enjoué, fardées de crépi de chaux, comme si leur faciès était piqué d'honneur, de farine, et par surcroît, avec une alarmante apparence de trou noir. Youpi, voilà, donc, je suis Monsieur Tapon et elle, Madame Bouchette. Nous sommes le soleil bleu de la misère, de sorte que tout le monde nous reconnaît dans les rues anonymes, sans jamais savoir qui nous sommes.

Depuis des années, dérangées par les plis de l'image, un pied croisé devant l'autre, ils sont taillés dans les morceaux les moins usés de la presse. Ils font rythmiquement la une des journaux avec des évènements qui se forlongent, avec cette envie d'être bou-chonnés. Coucou, nous revoici pour soutenir notre réputation d'élégance, de braverie, comme des vers de terre qui sortent quand chante le coq et retourne l'ondée de printemps, coucou! Poursuivez le bouche-à-bouche avec le poste télé. Continuez de concourir à notre gloire, tant que la couleur est à notre richesse, les formes de l'attroupement social vous appartiennent. Avec le tout coquet arsenal de la connerie salasse, nous revoilà par secous-ses désespérées avec nos gueules enfarinées de bonifaces, que nous allons ajuster à votre juste mesure, semblables à de la friture qui frétille encore dans vos assiettes. Nous, les vedettes de ce monde, ce beurre rance que les médias tartinent avec la grâce des marquis, des barons, à la grâce du bouche à oreille.

Mordious!

Ils ont mordu à l'hameçon médiatique qui est bien rentré dans leur chair, mais contrairement aux poissons qui n'y prirent garde, ils aiment ça. Oui, ne trouvant rien dans ce garde-manger de leur âme, fanés par leur brillance, ils se montrent autant qu'ils le peuvent, pour comble de bonheur et de malheur. Voilà, c'est nous! Les Stars! Des comètes qui flambent en quelque sorte, un peu comme une garde-robe des chaînes télévisées à compliment où Dieu est bien présent au milieu de son peuple d'apparences. Les étoiles aux branches tordues, les spécialistes du linge sale, la famille après tout, et les taxis en maraude circulent à la rue des Cloportes.

— Eh taxi, taxi!

— Oui, quelle direction?

— Sur les plateaux télé, coquin de sort! 666, boulevard de la Lessiveuse. M'enfin! C'est moi, vous ne m'avez pas reconnu! Allez, devant-nous, puis tournez à gauche, ensuite on verra.

— Mille excuses, monsieur Ducon aux mœurs avocassières, je vous avais pris pour une autre intelligence cloutée.

Impatient de nature, le succès aux trouses, la star pense à l'après en lançant un coup d'œil au passé comme une simple formalité. Oui, m'sieur Pignolet. Ils ont un beau rôle sur lequel le peuple pose des scénarios et ils n'en chercheront plus jamais d'autres. N'est-on pas si bien sur un piédestal pour parer à sa vraie nature en vaquant sans cesse à sa propre toilette? Coquin de coquelet de sort! Que lis-je à l'affiche dans l'étalage à journaux? Madame Merluche de la Courbette s'est encourbée sur son étole de renard argenté! Comme une voûte qui s'étonne, elle grince des dents de rage après trente représentations de la bague et l'oubli, au casino de Paris. Depuis, elle divorce de son époux, Greg Counn, que tous aiment. On se souvient de lui, c'était son triomphe aux Césars: il tenait le premier rôle dans la Soubrette et l'Infidèle. Et juste à coté, qu'apprends-je donc sur un autre torchon à sensation? Le vieux chanteur acteur à paillettes, convole enfin avec une jeune fille de presque 18 ans, à Paris, la capitale des Cloportes. Alors que, Blasius Harangue, présentateur des 20 heures pétantes depuis la dernière guerre mondiale, notre sourire de gloire nationale, est tombé de son balcon. Alors qu'il contemplait les étoiles filantes, il s'est soudain pris pour un

rallye d'automobiles. Oh, crotte, il était si con. Ohé! L'aboi des stars d'abord lointain se rapproche sans préambule, l'on peut distinguer au milieu de la télé leur effigie sans bouton en premier plan, la recette à l'audimat promet d'être bonne, les bonimenteurs et les bonimenteuses débiteront en formule éclair. La lucarne de sous-énergie vous éternisera en fantômes bienheureux de l'humus, vous vous attarderez là-bas jusqu'à la parfaite évanescence. Vos statuts fantômes façonnent une gloire qui n'a jamais été associée avec le vivant.

Je m'en pique quelquefois; maintenant, ils fabriquent des stars rivales à la télé, comme s'il n'y en avait pas assez dans la direction où les vents soufflent. Rentrez dans vos cases, vos chenils de stars, en signe de ferveur, de soumission. L'escouade déconforte va commencer, la boîte à images, bercée de fantaisies, va s'allumer puis dormir tout d'un somme jusqu'au lendemain. Oui, il y a des stars qui brillent dans le récipient à images, au-dehors le néant ne peut pas les contenir. Un vrai cercle des endormis qui se secondent en des projets de séduction. Des stars qui ne temporisent pas Bacchus à leurs glorieux souvenirs, avec de l'eau minérale et des infusions de serpolet.

— Moi, je suis sobre par nature.

— Ah! Vous ne serez jamais une star.

— Zut alors...

— Eh oui, monsieur, pour être un gladiateur de carrière au pur effet nerveux et pour parcourir les chaînes télévisées à saute-mouton, sans encombre, il vous faut un, voir plusieurs handicaps dans les boyaux de la tête. Non sans compter sur l'élégance insolente,

un certain sens de la fatalité, la curiosité à vif, les émotions excitées par le fouet de l'applaudimètre, l'apparition subite, l'intelligence cachée dans le crâne, la morale dans l'empressement. Et surtout, l'intelligence étioyée, vous ne pouvez plus être cet homme râblé et courtaud qui dit, «bof».

— Star, que veux-tu de la vie, à part la gloriole et une entreprise de clouterie?

— Heu... à part systématiquement procéder à l'étiquetage de mon succès, heu... du luxe! Fini de manger de l'étouffe-chrétien! je suis Star, je brillerai jusque dans les articulations de la concupiscentence, de gré ou de force.

A cette heure-ci, par l'hiver qui court, le feu s'éteignant dans l'âtre, heu... pourquoi pas marcher sur l'eau? Le ventre alourdi par le foie gras, j'ai une grande envie de dégourdir mes pieds sur un lac gelé. Oui, en trois bonds, sur des patins d'or, glissadouiller sur de la glace, grisé comme une corneille en vendange. Euh... plutôt non, ma seigneurie, forte et superbe dans son hésitation vécue comme fortuite près d'elle, se contentera d'une soirée mondaine où elle pourra s'étourdir, tout à son aise. Est-ce par ici? Oui, oui, 12, rue de la parfaite européanité. Ce qui me la coupe chez ces gens là, c'est leur simplicité; l'avez-vous remarquée? Ce style toit du monde... J'ai l'impression que le monde entier vit dans les voyelles et les consonnes, sauf les stars qui entrent, qui sortent pour indiquer l'heure dans le monde imaginaire des images et des horloges. Mais réels, ces enfants de la mascarade ont grandi trop vite avec la même maladie que le Vatican. Tout ce déguisement en bonne et due forme, représente des troubles de la personnalité

rajoutés à des troubles de la télé, qui les reflètent à de grands troubles de leur propre vie. Les sous-énergies du réceptacle à images ne se sont jamais retirées des célébrités. Personnages multiples, du plus laid au plus somptueux, avec autant de majesté à marcher sur un cercle de feu, que celui-ci s'est refermé sur leurs pas, le moi éclaté tout au centre.

Les experts en simagrées se flattent l'orgueil dans cette télé qui les fit éclore. Eh! Pardieu! je doute qu'ils fassent l'effet d'une belle toile que l'on admire. Et que dire de tous ces gens qui les regardent, jusqu'au fan club duquel ils ne savent plus se défaire? Certains même, à défaut de leurs âmes, les imitent jusque dans leur corps physique, sculpté à la moustache, au chapeau et à la casquette, en dépit de toutes les bouderies. Fi donc! Comment est-ce possible! Nous sommes au XXI^e siècle, voilà tout... Ainsi, écris-je encore, sur le sable d'une plage d'été où je suis en train de rédiger cette page. Par ailleurs, je n'ai plus d'encre pour ma plume, je vais devoir m'arrêter. Dans une heure, le Ciel sera inondé d'étoiles sous le couvert de la nuit, et, à ce que je sache, rien n'est plus naturel et extraordinaire que les étoiles attentives. Je me réjouis d'avance et déjà, je m'endors sous leur regard... ha, ouah...



N'oubliez pas le guide



n 1987, au pays des mangeurs de grenouilles, un jour de mistral, pour la première fois, je vis de mes yeux la misère à 20 ans. Jeunes femmes, jeunes hommes, cœurs d'adolescents désenchantés à leurs propres regards. Ils étaient sans feu ni lieu, au rendez-vous des victimes et des sacrifiés, assis sur les trottoirs des villes; avec des cris à plein gosier, silencieux de souffrance, d'exclusion. Seul domicile, une pancarte dans les mains comme terre étrangère, un chien à leur côté, comme seul soutien. Le brusque écroulement d'un genre humain, de son influence civilisatrice...vivre, pourquoi? Qu'on ajoute à cela, mon salut, mon éducation, mon adolescence, ils ne seront jamais conservés dans du formol, et la misère ne sera plus toute seule, croyez-moi.

— Comment cela ne me regarde pas, dit une voix de guimbarde, avec un ton inoubliable d'inertie glaciale? Faux! Méprisable! La misère nous concerne tous. Je dois m'effacer de ce vent de malheur, avec ce ventre qui reçoit trois repas par jour, parce que je m'appelle incomparable qui se bouffit. Qu'il travaille

ce ventre, qu'il travaille! Tout le monde sait que c'est le mien, il y a là beaucoup de naïveté. Mais de quelle misère s'agit-il? Celle de l'âme!

Il y a belle lurette que les vêtements de la misère et de toutes les métamorphoses sont un fait détestable; un état de la condition humaine que l'on doit combattre, à commencer par la sienne, la volonté a un pas d'avance dans la connaissance de ces causes. Déjà, on peut la voir en face sur nos scènes de genre et de caricature sociale, même si cela est bouleversant. La fatalité aurait-elle ses préférences? Et si oui, qu'importe! Il n'y a pas plus beau défi que défier la fatalité caméléonesque... qu'elle ne le soit plus; et pour cela il faut vouloir ne plus lui appartenir. Ne pas trouver sa place dans cette jungle sociale en cette période la plus flatteuse de sa biographie, est tragique. N'est-ce pas une réalité qui en soulève une autre? La prise en charge de nos vieux dans les ténèbres de notre système? Chaud les marrons! Chaud... Et pourtant, c'est le point central de notre réalité sociale. Plus on soignera la vieillesse, la considérant comme sacrée, et moins il y aura de misère chez nos jeunes et moins jeunes.

Oui, je me souviens de ce jour là, alors que je me rendais au restaurant avec des amis, de cette image de misère, comme le signe d'une société de châtiment, sans racine enfouie. Les sacrifiés dans un demi-coma se multipliaient par des cris intérieurs. Je ne pouvais plus approcher la misère de façon intellectuelle, tout en lui laissant carte blanche, mais bien de façon individuelle.

La vérité était que je devais commencer par ma propre misère, sans en mépriser les causes intérieures. Oui, je devais bien crever

cet abcès de forme de l'allongement imperceptible de mon histoire. Toutes nos indifférences sont faites de peurs bien connues et de grandes durées. Les secrets de polichinelle pour les intellectuels, l'évidence pour ceux qui s'engagent. Où la voir? Par quels moyens? Cette composition graduée de la misère. J'entre subitement dans quelque chose d'extraordinaire, de nouveau, dont l'authenticité peut effrayer ma vie intérieure. A peine rentré, après avoir poussé la porte du couloir de l'âme, je me rendis compte combien la vie était plus biscornue à l'extérieur, l'envergure du dedans dans son reflet. Oui, mais, pour quelles fondamentales raisons? Si je me fous de ce qui se passe autour de moi, sans prendre garde que la première des responsabilités humaines: en dépit et contre tout, la vie qui m'entoure me concerne. Ce tour-là de magie est naturel, il s'appelle les purs rayons de l'esprit.

Ah!

Oui, oui, cher monsieur le politicien, venez ici, je vous prie, cessez de vous cacher sous le vestibule de vos allégations et de vos formulettes. Purée, je m'indigne encore de les entendre! Il est où ce con, je n'aime guère cela. O pardon! Cela m'a échappé... Où est cet homme qui ment avec la sûreté d'un insigne de shérif, à un point tel qu'il ne peut plus se rendre compte qu'il ment. Il a encore disparu dans ses allégeances. Il est peut-être sujet aux éclipses. Hélas! Il s'est retiré chez une star avec une rapidité telle que je ne saurais l'en blâmer. Une fois de plus il faudra compter sur l'initiative de courageux citoyens. Saint Coluche est toujours là, mais un seul saint ne suffit plus, de nos jours, il en faut toute une armée. De la même manière que les détenteurs de vérités

fabriquent le Ciel, les hommes politiques fabriquent de la tyrannie extralégale. Je rêve ou bien! Non non... le peuple a été trop longtemps leurré en comptant les points, il faut que cela change, maintenant! Suivant l'éventail des événements dans le contexte social, les circonstances professionnelles, affectives, dans lesquelles on pose certains doigts de nos pieds; cela peut arriver à n'importe qui de se retrouver démuné. La misère à 20 ans, n'est qu'une forme nouvelle de la première représentation du désespoir. Une forme visible sur l'asphalte, le cri de l'homme tout entier est ainsi reflété comme un vent qui piaule dans les embrasures du contrat social.

C'est l'implication de chacun de changer notre entente sociale, si petite soit-elle. N'est-il pas grand temps de rompre avec la grande tradition de garder le silence, d'appliquer l'obéissance civile comme un pré-salé? Comment avoir une vie enthousiasmante, si nous ne nous intéressons pas à celle des autres? Impossible! nous sommes tous le guide de quelqu'un. A cela, le constat social nous révèle la raideur humaine maintenue par les organes de la société. Le mécontentement qui plane sur l'horizon social avec beaucoup de gentillesse, n'est qu'une mise en scène trop bien déguisée par les intérêts de tout un chacun. Le nouveau social n'est pas un roman à l'eau de rose; où le joker, la carte blanche, sont les héros d'une histoire algueuse qui indique un milieu, un centre que l'on atteint seul après des réglages des circuits de l'âme. La peur d'un tel, maintient la misère de celui-ci et la grande mécanique des rouages, des engrenages, des enchaînements. En un mot, il y a de l'ordre à faire sur notre condition

d'interdépendance les uns aux autres et ce, à notre niveau et pas à celui du voisin. Il y a d'ailleurs des symptômes de dépendance psychique des uns vis-à-vis des autres très inquiétant: la robe noire de l'aliénation réciproque. N'est-ce pas là qu'elle nous attend?

Heu... qui donc!

Mais notre évidence, voyons, qui n'est pas à confondre avec une vie spirituelle écrite et consignée qui attire de plus en plus de pédants et de grippe-sous à se prendre pour des bananes qui se gonflent de maigreur intérieure. La vie s'occupera de les dégonfler, ces baudruches intellectuelles! Il faut les voir à l'œuvre dans les milieux spirituels modernes, de véritables monarques de la gringuentaude, rien de plus, croyez-moi. Comment dirais-je! Comme le reste, d'un seul jet, de façon mordante: arrêtez de labourer dans vos méditations, de croiser vos jambes comme des jambons de manière à entendre les murmures d'admiration de vous-mêmes. Les trottoirs de la ville ont besoin de vous tout de suite. Zut de Zen! Où sont-ils tout à coup, ces Européens sages, ces justes aux crânes d'œufs, ces initiés du mois de mai? Oui, tous ces Occidentaux qui ont un problème d'identité et de la griotte, ceux-là mêmes qui font grande acquisition de la propriété des traditions orientales. L'acquis englobe aussi les contrebandiers du monde spirituel dont l'instinct de possession est irréversible, tant ils sont ignares et orgueilleux. Tous planqués dans une bibliothèque au rayon du maquerillage spirituel, je vous ai vus, restez où vous êtes, cela vaut mieux pour tout le monde.

Tout l'art du costume spirituel est de ne pas être ce que l'on est vraiment tout en faisant croire au contraire, avec des pratiques

magico-religieuses du plus bel effet. C'est là du naturalisme intérieur très plaisant et à la mode du XXI^e siècle: s'observer au miroir, et être sûr que c'est bien soi que l'on regarde. Eh les gars! Venez voir, c'est moi. Ah! Mais, toutes comme les stars, les politiciens, il ne faudra surtout pas compter sur eux pour réduire les écarts entre les gloutons et l'indigence. Voilà où nous en sommes, dans le grand théâtre de l'indifférence où la nécessité du succès individuel appelle chacun, dans une fabrique de concours de circonstances. J'entends l'appel de cette belle dame de nœuds et de rubans:

Senior Bocampe, Senior Bocampe...

Oui, dis-je franchement, en ami littéraire. Entre l'éditeur, le diffuseur et le libraire, quel est celui que tu engraisse le plus? Il est très vrai que c'est le plus gros, Señorita. Au nom de toutes les maisons d'éditions de semi-conserves, je viens apporter le témoignage d'un poète et je ne m'étonne plus de votre silence. La prélogique de l'esprit ne se chinera en aucun cas. Voilà où j'en suis, adossé sous un olivier amaigri où chante ma plume, l'âme essoufflée dans un vain discours, semi-fini. La critique va se hâter pour m'en foutre plein la gueule, pour me mâchurer à sa guise. Et alors? je suis un calomnié de la tendre enfance, égaré dans un labyrinthe de la condition humaine. Macarelle! Leurs médisances feront fureur dans une macaquerie, tout au plus.

Quelle grosse fatigue, en ce jour de misère!

Au milieu de cela, je vais écrire en patois si cela continue, avec un style macaronique, je vais même arriver à me faire écrire ce que je n'ai pas pensé. Jamais, les médias spécialistes dans l'altération

du réel ne s'en chargeront, et dès lors j'anticipe le ton magistral qu'ils utiliseront. Or, le peu que j'en sais ne me dérouté pas, cette phrase fantaisiste qui suit, qui essaye d'entretenir un entretien en dehors de l'ordinaire. Ce morceau de page n'a plus besoin de moi pour faire son chemin désormais, c'est ce qui se passe maintenant qui importe. Nous sommes tous le guide de quelqu'un.



Veillée dans une maison de retraite



! Ma sympathique infirmière, vous tombez à pic dans mon cœur ce soir, ma Brigitte bien aimée: je vais vous raconter le seul souvenir qui me reste de l'école. Elle m'apparaît

encore en mémoire, cette phrase que je répondis à mon maître d'école, lorsque celui-ci m'appela au tableau de classe, pour m'interroger:

— Bocampe! Qu'est-ce que tu aimerais faire comme métier, lorsque que tu seras grand comme le pin parasol de la place du marché?

— Provençal, m'sieur. La tonalité de ce mot et son train-train d'existence me conviendrait, lui répondis-je d'une voix magiquement méditerranéenne, avec ma réputation du plus malin de la bande. La classe magnétisée riait à flot, le professeur aussi, alors que le ronron des années, lui, avait baillé longuement, jusque sur le tard de ma vie...

Ah trompette! Je pensais à cet âge-là, que cette profession à l'allure vivante établie au milieu des olives et des cigales, consistait à prendre le temps nécessaire pour vivre en ne tenant compte que du temps libre à cet effet. C'est-à-dire qu'à cette époque, je ne savais pas que la vie nous avait prédestiné un cadeau imprimé dans le temps à notre insu. La mort. Ah lala, lalala, dès que j'appris la nouvelle le jour de l'enterrement de mon grand-père, j'écrivis aussitôt une lettre magistrale à Madame la vie:

— Je vous envoie, très chère ignorée, par ces quelques mots, mon désir déchaîné de vivre à outrance. Ainsi, vous comprendrez donc, à me voir dans le refus total d'accepter votre mystérieux présent, pour toutes les heures innombrables que j'ai envie de passer avec vous. Ma tendre mère m'aida à la remettre au facteur, et voilà que 82 années se sont écoulées sans que je ne reçoive jamais l'indice d'une réponse! Au contraire, j'ai eu beau faire, je voyais partir les membres de ma famille dans un ordre absolu; avec une obstination si indispensable que je me suis rendu compte qu'ils devaient tenir à leur cadeau.

C'est alors, qu'un jour pas comme les autres, je me suis demandé quand serait venu mon tour de m'assoupir? C'est une information qui peu à peu a fait sa route, jusqu'à aujourd'hui où enfin, elle va me renseigner dans l'exercice de mes derniers jours. Il est vrai que bien des hommes s'inquiètent, s'exaspèrent au fur et à mesure que leur offrande de vie se déballe. Les hommes et leur cadeau! La communion des vies... Voici que ce n'est pas un sujet pour journaliste à Paris Match ... par la même occasion, Brigitte, je rends hommage aux vrais journalistes qui risquent leur

vie pour nous dire la vérité qu'ils recherchent sur le terrain, et qui s'insurgent contre les vérités que cachent les gouvernements. Autrement, aujourd'hui, j'ai le choix entre le style boîte en sapin ou un feu de joie, tout le reste est déjà en marche, cela est surtout vrai pour moi.

Eh bien! M'dame Brigitte, pour en rester à ma seule raison littéraire, après avoir tant brassé de voyelles, de consonnes dans ma destinée, je suis joyeusement convaincu qu'une Odyssée cosmique m'attend pour voir des bouts de pays qui jusque-là me sont encore inconnus. L'alphabet a été mon seul équilibre, maître et guide. Je n'ai plus rien à demander au verbe conduire que de bien faire son travail, à moi de me mettre une dernière en fois en contact avec ma conscience. Oui, conduis-moi, verbe conduire, comme il se doit, en ce lieu que nul ne peut prévoir. Je n'ai plus qu'un seul alibi si ce n'est celui de vivre. Combien il est évident, salutaire, que jusque-là, je ne m'en fusse jamais aperçu, Brigitte. Une vie qui se tait, jusqu'à ce que l'on vienne voir ce que son silence veut dire. Ah, je serai à l'heure pour monter dans ma caravane humaine, afin d'aller jusqu'au bout de l'aventure.

— Certes, vous m'avez dit la même chose hier et à vous entendre, à vous écouter monsieur Bocampe, cela ne semble pas pour aujourd'hui, ni pour la semaine prochaine. Vous avez une forme Olympique et une telle habileté de l'intrigue! Les fantaisies de l'esprit vous sont encore si familières, votre sourire malin, si présent, que votre intime cadeau risque d'attendre encore un bon moment, si vous voyez ce que je veux dire. L'hôpital, sans votre présence, ressemblerait à un attroupement d'inertie stagnante!

Me ferez-vous confiance de l'un ou l'autre de vos climats intérieurs? J'entends déjà vos chevaux secrets au galop pour témoigner de leur chevauchée.

— Vous me témoignez tant d'amitié que de partager ainsi mes derniers brins de solitude, Brigitte! j'ai envie de vous raconter que jusqu'ici, j'ai résisté à tous les excès, sauf celui de me taire. J'avais tant de difficulté à m'exprimer autrefois que d'arrache-pied, j'ai appris à écrire. Or, figurez-vous, ma chère Brigitte, que lorsque j'ai commencé à consigner des phrases, pour vider de plusieurs traits de plume toutes ces gouttes d'eau qui ont rempli et fait déborder mon vase intérieur, mes proches se sont demandés si je n'avais pas une araignée dans le plafond. Non seulement l'écriture révèle les profondeurs de l'âme, à qui aime manier la plume, mais sachez aussi que c'est là, la marque même du témoignage de la vie. L'alphabet n'est-il pas la force la plus intelligente que nous ayons à disposition, d'où nous tirons les plus grands enseignements? Certes, il en découle les plus grands mensonges aussi.

A mes débuts, cela a désobligé mes proches, ensuite c'était au tour des moins proches, ceux que je n'avais jamais vus. C'est là que j'ai compris combien les interloqués existaient dans mon arène littéraire, semblables à des phénomènes qui s'imbriquent les uns avec les autres. Oui, ce fut une révélation dont l'originalité m'a permis de découvrir une émotion profonde et humaine. Les voyelles et les consonnes touchent au sublime de par leur nature éthérée. Ce fut un grand honneur pour moi que de rejoindre d'une manière intrinsèque ces inséparables compagnons de toujours. Avec le solfège en plus, comme témoin et intermède, il y

avait là de quoi s'armer contre nos gouvernements modernes, hautement immoraux et trompeurs, ainsi que toutes les conneries du monde, et mon diable! Elles foisonnaient comme des bancs de sardines tout au long de mon existence. Mais quel bonheur ce fut de pouvoir dire « merde » avec diplomatie et tout haut, fort, à qui il se doit, à des idées, des lois, des dogmes si invétérés. J'ai du m'en éviter des ulcères, des rendez-vous chez des thérapeutes pirates; si vous saviez, Brigitte! Pourtant, il me semble que s'adapter à notre temps, notre époque, ces irrémédiables changements, fut sans nul doute ma plus dure épreuve: incarner des valeurs planétarisées en voie de disparition en essayant de piquer la curiosité de mon entourage. Enfin, pour moi, vivre, ne restera que des essais de vie, comme si c'était la toute première fois par le fait du merveilleux de vivre. Pour finir, le succès de la matière n'a pas prouvé grand-chose; si, diviniser bien tristement le corps physique de l'homme. L'homme a su trouver ses récompenses, ses costumes numériques sur mesure, jusqu'à s'irréaliser.

Certains hommes ensommeillés ressortent de vieux fantômes et prétendent que l'homme a subi le processus de l'hominisation. C'est une bonne acquisition pour Tarzan, sans plus. Ce n'est pas jouasse les idioties que les enfants doivent apprendre à l'école, car ils n'ont pas encore les outils de discernement. Les mensonges sont de plus en plus maquillés avec l'intrépidité apparente d'une réalité par des hommes de mauvais talent. Eh bien, les journalistes à l'avenir seront appelés à l'anticipation de la perception, pour sauvegarder une légendaire démocratie, à n'en point douter. Misérable science brunie, couverte de menteries. Je ne suis pas le

descendant d'un primate, encore moins du crabe violoncelliste. Une science obsédée par des barbouilleurs de cellules qui ouvrent des rideaux, des fenêtres, des portes, et qui nous demandent notre raison pour les expériences qu'elles libèrent au gré des vents. Jamais, ma raison frappera leurs mensonges à coups redoublés même si la science se moque bien de mes propos. Le jour où l'on sera des milliards à le dire simultanément, par un acte libre, alors là par contre! Ils iront se cacher dans une bibliothèque au rayon: ici, ça va barder.

D'accord, la menterie étant aussi immortelle, je la retrouverai peut-être dans l'abîme du néant et si cela était, je la jouerais encore sans relâche. La société invisible, mal pensante, nous a appris à nous taire, à acquiescer la bouche grande ouverte avec un distingué égoïsme, avec la vertu de ses saints, à grands coups de malheurs pieux. Jamais. Mon salut a des droits, celui de vivre. L'homme a tant de chose à dire, à faire, et il ne les fait pas: voilà les causes de ses maladies. Il commence à avoir le moi numérique, ce qui ne lui permet plus de surprendre son propre égoïsme ainsi que son propre fatalisme. Eh! Qu'est-ce donc? Eh! Qu'est-ce donc? répèteront-ils comme des perroquets. Ensuite ils joindront leurs mains intellectuelles pour adresser des requêtes, des zazeneries d'occidentaux, pour réciter des mantras, des réclamations, du riquiqui, oui, mais, à qui? Je ne sais pas, même eux l'ignorent.

Donnez-moi la main, Brigitte, que je ressente encore de la chaleur humaine! Mon cœur me crie de partir alors que ma raison me dit de rester, même dans la circonstance où je me trouve. Je tarde, je tarde, ce n'est pas d'hier que je le sais. A croire que la mort

agace silencieusement le mortel que je suis, que j'ai envie de rester encore, de prendre le temps de mourir. Quand j'y pense, à quelques jours de là, j'étais encore un enfant dans une salle de classe primaire, alors que la vie exauça ma requête. Provençal, à point nommé, du sud de l'Afrique jusqu'au nord-ouest de l'Ecosse. Ce n'était pas facile d'être Provençal, de le rester, M'dame Brigitte; de prendre le temps de vivre où que je sois, quels que soient les stress, les factures, les amours et le reste. Encore plus difficile que de rencontrer une Provençale.

Boudille! S'il y a bien quelque chose qui ressemble à la cigale sur Terre, c'est bien la femme. Ma foi! mon humour d'aujourd'hui ne saurait aller plus loin ...

...cricri,zzz, can!can! can! tchit, tchittchi... briibri, briibruigit!
Bbruiigite...



Ado qui caracoule



n cas curieux de crise s'est produit en cette année sans date, alors que je suis encore adolescent, je la surnomme: l'année des joueurs solitaires. Pas encore infecté par toute la panoplie des sinistres soucis que gère l'essaim des adultes, je me montre dans ma toute grandeur.

C'est maintenant ou jamais, phase de ma vie: olé! De suite et toute suite sont à mes trousses, alors que mon âge est posé dans la rue comme le château de Versailles. Même si je marche comme un voilier noir, la mer m'attend à chaque coin de rue. Quinte Flush pour vous servir! C'est moi qui ai tout mené d'ailleurs, et je m'y entends en révolte humaine, en potées critique. Depuis des siècles, les adolescents contrariés par l'initiation, tout comme moi, se seraient-ils confrontés à notre image de l'humanité! Et quelle image! Que le premier adolescent de l'histoire de notre humanité me raconte!

Il est absent.

Le premier pédagogue alors!

Pareil.

Caramba! C'est une impasse donc, de pair à compagnon! De la tribu jusqu'à nos jours, quel parcours! Tout est encore là, suspendu dans l'espace en mouvement, sur un tapis qui n'a de cesse de se dérouler. Non, j'admets tout ceci sous l'effort de ma volonté, je m'en doutais que l'on était en plein Ciel. Quand je vois la tête des adultes aller au travail le lundi matin, dans la composition graduée de leurs états d'âme, je me dis que je vais retarder un peu ce passage qui relie l'escargot à sa coquille. Heu... plutôt deux fois qu'une. Voilà, une intéressante perception qui soulève en moi cette question. C'est quoi un adulte! L'auteur d'un roman qui ne sera jamais lu. Il s'agit de m'éclairer, et à cela l'école que je fréquentais était championne du monde de l'ampoule brisée.

C'est-à-dire que si j'y retourne dans trois cents ans, ce sera les mêmes professeurs et ils répèteront leur même science. Ouais!... Ma mère est prof dans un lycée, j'sais de quoi je cause.

Ouais, Nourdine, donne-moi du feu... s'te plait. Fft, fft, pouf, pfuffff...

Oui j'sais, ce n'est pas bon pour la santé. Heu... je vous préviens tout de suite, monde d'adulte: tant que ce n'est pas moi qui le comprends, cela ne sert à rien de me courir sur le haricot, de plus, je ne pense pas à votre santé, moi! Non mais! Ah, les cons! Non, pas comme des balais, c'est vachement pratique pour nettoyer la poussière. Comme un adulte, le plus simplement du monde. Ils ne sont pas près de s'emparer du monde, pas comme nous, les lutteurs solitaires, les camerlingues de rues, toujours prêts à aller aux sources du Zambèze. Cinq contre un, ce n'est pas jojo le monde des adultes! Quant à l'interprétation que j'en fais, elle ne concerne

que ma personne. Ce fatras social repousse la réalité de notre monde intime aussi loin que ce que lui permet le calcul de sa limite. Ensuite, les grandes personnes prennent le teint du ciel gris et se débattent dans cette société de ficelés sans rien apprendre. Une société d'une science rare qui fabrique des égoïstes sous les décors rigides de la timbreuse du contrat social avec tout un public à l'attente du grand baisé: la retraite. Ouais!... Même moi je ne comprends pas. D'ailleurs, pour comprendre quoi! On le sait instinctivement qu'on l'a dans le... Non, je ne l'ai pas dit. Par contre, vous l'avez très bien entendu. C'est un exemple parmi tant d'autres de la technique des discours politiques français.

Ma mère est prof de française, par contre, elle fait la bouffe comme aucun pays du monde. Spécialiste de la sauce aux graines et grande adepte de la légumineuse, mon ventre fauve est toujours en rébellion, violemment attiré par ce qui est bon. Mon plat préféré, c'est le Kebab, encore meilleur avec une majuscule et à manger sur un rap dégeulando. Tandis que mon père est pasteur à la paroisse des étincelles, un authentique baise-la-piastre. Quant il a vu le bordel que c'était la vie, il s'est dit avec courage que ce serait peut-être ce qu'il y avait de mieux pour lui. Pour vous dire que j'en ai mangé du péché originel et du ciel nouveau. Tous ces nids, tous ces nids, tous ces nids! Je marche sur le pied de la lettre et l'écrabouille! Je ne suis pas un oiseau, je suis un adolescent qui réfléchit instinctivement à sa condition humaine, pendant des heures interminables. Si bien que mon envol à moi, ce sera les sources du Zambèze. Ma révolution, un cri qui tombe dans une foule qui a la part la meilleure.

A quoi sert-il que je le répète à mes parents puisqu'ils m'ont déjà fabriqué un nid de roi? Un nid de l'éducation sur lequel il est écrit: tu dois être le meilleur mon fils! Zobi!... Coquouille de coquouille! Quant au Dieu de mon Père, à l'entendre, mon père bien entendu, il serait prêt à faire pour moi des merveilles, plus à moi qu'aux autres. Mais non, mais non! Point de brouteur de cha-pelets. Mon Dieu à moi pour l'instant est cette créature féminine du même âge que moi, cette avalanche de sentiments, cet écho perdu de l'univers. Et elle s'appelle Carlitta, ma pépite d'or, mon nouveau monde à moi, ma découverte sensorielle. Le plus surprenant, c'est lorsque j'ai dû expliquer à ma mère que j'arrêtais l'école pour conserver le peu d'intelligence qui me restait. Le lézard de figure qu'elle fit! Impossible de lui faire comprendre que plus je faisais des études sous le signe de la mélancolie, plus je perdais mon capital intelligence, donc plus je devenais nigaud et borné. Jugez-en, disais-je, j'ai commencé l'école à six ans, aujourd'hui j'en ai seize et je dandine avec tout ce savoir que les vents agitent. Quedale! Jugez-en, depuis que j'ai quitté le lycée aux émotions étranges, je commence à vivre. Je n'ai qu'une envie, réaliser mes rêves, de mon balcon intérieur je vois les mers qui passent, ainsi que ma mystérieuse transfiguration toujours pleine de surprise et d'intérêt.

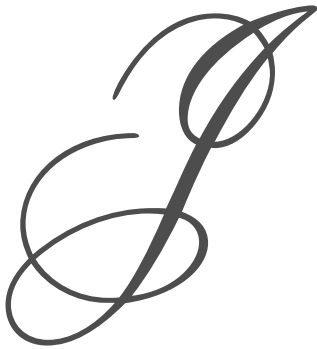
Avez-vous remarqué que je suis un fils unique à la tombée de la nuit? Et non, comme à l'école, les élèves baillent alors que les professeurs agitent des sentiments crépusculaires. Aux sources du Zambèze, une nouvelle image de notre humanité m'appelle. Loin de moi cette image peuplée le jour comme de nuit par des hommes dont je ne veux pas suivre l'exemple. Une image effarée et inquiète,

par des adultes qui répètent l'histoire avec une grandeur de l'oubli, voilée d'ombre. Une image morte qui semble vivre parmi les parasites du monde spirituel entre le temps qui passe à toutes les grimaces et la confrontation de mon âme. Je sors mon épée intérieure et je lui tranche la tête, à cette image qui éveille en moi toutes les parties de ma révolte. Pas de rêve qu'elle ne réalise, d'abri et de chaleur qu'elle n'offre. Une image qui se fait fantôme avec ce qu'elle a de plus effrayant, sa réalité menaçante qui hurle une harmonisation sociale avec des voix de damnés. Une image ponctuelle qui beugle affreusement dans le télé-journal, la vie monstrueuse, hideuse et salace de l'homme adulte qui nous émeut par sa fatalité.

Une image à qui je vais devoir rendre des comptes, moi l'adolescent qui marche comme un voilier, parmi les rochers de la ville. Oui, on est des millions de lutteurs solitaires parmi ce dramatique paysage urbain, chacun déposé dans son vouloir vivre. Et aujourd'hui, tchao, c'est à mon tour de la hauteur d'où je suis, de partir avec mon voilier jusqu'aux sources du Zambèze. Carlitta, mon andante gracieuse, viens... de suite et tout de suite sont à nos trousses, on lève l'ancre, le cœur gonflé d'amour... direction: le parc naturel de la Terre, notre vie dès lors, va vraiment commencer... il est grand de prendre la tangente. Quant à moi, je me demande tout comme vous, cher lecteur, si nous ne serions pas restés un tantinet ado quelque part dans un paysage social, qui laisse à la dérive un crépuscule de la vieillesse!



Hérésiarque le grand et le commencement de la secte



e suis chez moi, sur Terre et au Ciel et quand il me plaira, d'ailleurs je vais faire signifier cet arrêt de ma vie intérieure à tous les mouvements spirituels, à tous les peuples. Appelez-moi, le coyote concentrique je vous prie. La justice saura-t-elle me dire s'il y a interdiction de vouloir être un propriétaire dans sa toute pleine gloire?

Oui, de ce qui n'appartient à personne à prime abord. Oui, je me reconnais et c'est bien lui... de toute évidence: moi le magnifique. La vérité respire la grandeur de mon cœur et par instinct de nature, remonte jusque dans ma petite tête. Ah, mais il me semble que je prêche et que cela me va à merveille, même que si j'en rajoutais un petit peu, je pourrais me faire passer du statut de « Ducon » à une « super-star ». C'est simple, je n'ai qu'à maintenir la crédulité et la connerie de l'homme avec la coquetterie de mon imagination, je vais lui fabriquer des prairies de covedettes.

— Ciel mais c'est odieux!

— Et pourquoi donc! Chère voix intérieure.

— Mais Maître, vous ne pouvez pas prôner une spiritualité qui n'existe pas!

— Si, justement, c'est précisément ce qui est attrayant avec le spirituel; ils ne sont pas près d'aller vérifier l'inexistence dans l'invisible. A partir de là, tout est permis, comme à carnaval.

— Mais non.!

— Bien sûr que si, te dis-je, chère morale. Mais, par tous mes maousses Aladins! Ne me dérange plus pour des clopinettes avec ton air morfondu. Désormais, je m'autoproclame, Swami de tout autre part, Empereur des sots et Dieu sait s'ils sillonnent les voix de l'existence. A moi d'apprendre à faire bon ménage avec mon futur public, avec douceur et mansuétude. Pour convaincre et laisser le succès s'établir, je vais leur mijoter une courte histoire d'extra-terrestre, style, je serais le seul pont avec ce nouveau monde, le seul négociateur avec l'au-delà. Oui, et surtout, il ne faudrait pas que l'on soit deux dans un milieu vrai, toujours tenir le cap de l'invérifiable, séduire avant tout. Je sens que je vais atteindre le comble du bobard et de la vérité inconnue, jusqu'au pays des caribous. Une nouvelle science de rondeur paternelle avec tout plein de soucoupes volantes donnant des signes d'inquiétude. Bon enfant, sans intelligence, un bouquin d'extra terrestre, ceci peut prendre, il suffit d'avoir de l'audace au milieu de déboires de tous genres et de toutes sortes.

— Oui, mais tout de même!

— Ah, te revoilà, et n'oublie pas de m'appeler maître et de toujours me sourire, tu seras le premier disciple de toute cette farce d'une imbécillité ordurière.

— Mais comment ferons-nous pour mentir tout en sachant que ce n'est pas vrai, maître?

— Très simple, à l'exemple de nos bons hommes politiques, à force de mentir et de mentir, tu verras, sur nos ordures pousseront des roses. La tromperie est d'une sévérité absolue, et c'est bien pour cela que j'ai besoin de ta totale alliance, afin qu'une morale commune rayonne en nous. Il ne faut pas l'oublier, nous sommes les fondateurs d'un nouveau mouvement, et qui plus est, il nous faudra lui trouver un nom, une âme. Avec un code de comportements, de pensées, selon les degrés d'initiation et de crâneries que l'on proposera; du relâchement des mœurs cousu main, si tu vois ce que je veux dire.

— Maître, vous pensez que l'homme est à ce point bête qu'il pourrait croire à une nouvelle étrangeté avec une entière liberté d'appréciation?

— Oh qu'oui, regarde le nombre de conneries auxquelles il croit déjà dur comme fer et à voix haute, même si le fantastique ne lui permet pas d'assumer sa responsabilité toute entière. Il en a besoin comme de son tabac et de son café. Il peut s'aimer éperdument à travers des choses qui n'ont jamais existé. L'homme est dans son trou, un pays d'égoïste pour y greffer, hélas, des souvenirs virtuels. On va aller le chercher pour qu'il s'étonne encore de son trou et de son incompetence et ceci pour trouver sens à sa triste existence. On l'achètera au prix de

son insuffisance, c'est-à-dire pour un adepte à tout dévouement, cela lui fera sa part. On va lui en raconter des historiettes sur le cosmos! Puisqu'il en raffole, pourquoi s'en priver? Des extraterrestres aux grands traits purs qui agitent en tout sens leur antenne, qui clignent des prunelles jaunes, la tête verte, les pieds verts et le cul tout rouge. On les appellera les favoris de Dieu avec une imperturbable régularité d'allure. Oui, à ce moment où l'homme semblait être abandonné à lui-même, ils arrivèrent sur la colline de mon village où comme à mon habitude je méditais, et là, ils me révélèrent un message avec une précision céleste qui allait me rendre riche et considéré.

— O maître, quelle verve! Quelle verve!

— Tu l'as dit, bouffonne, et avec la technologie actuelle, je vais te faire un de ces maquillages de photos! Un vrai simulacre divin, sans faille, bien mieux truqué que ce qu'ils avaient fait pour: on n'a jamais marché sur la lune. Oui, moi Swami Benjami de tous les ailleurs, le Grand... Je les ai accueillis comme des frères serviteurs de lumière, et déjà, nous communiquons avec les voix de l'esprit au son d'une musique céleste. Et là pouf! Création d'un CD de musique planante, les médias complices, par ici les pépètes et les jolies gambettes.

— Ciel! Nous allons être riches, maître!

— Oui, surtout moi, sous un défilé triomphal, retenu au Ciel, plus que par une bretelle. Non content de gagner ma vie sur la sueur du front des autres, les adeptes me diront chaque fois qu'ils me verront:

— Maître, ô mon Maître.

— Et les femmes exquises ne sauront être épargnées. Votre Grâce de l'ailleurs, ravies de savoir si le vent du soir leur caressera les cheveux, le cou et les jambes!

— Ciel! Par toutes nos soucoupes à terre! Maître, vous n'allez pas user de votre pouvoir pour... si si.

— Et comment! Je ne vais pas me gêner, comme dans les romans-feuilletons! Et je nommerai ce chemin, à la gloire du Maître, souvenez-vous-en et soyez-en fières, leur dirai-je. Tout ce qui bouge devra venir un jour ou l'autre faire la prière avec Swami le Grand, le seul et l'unique en situation de fixer ainsi des rendez-vous au clair de lune. Et au fur à mesure que mes enfants grandiront à la lumière d'objets non identifiés, mon centre où tout arrive s'agrandira tout empreint des conquêtes de l'unité.

— Comme cela à l'air grandiose maître!

— Jamais je n'aurais risqué telle aventure, si je n'avais été inspiré par ce génie de tant d'esprit d'habileté.

— Quel génie maître?

— Mais ce génie de moi-même qui grandit d'heure en heure, ma présidence intérieure prête à changer la conscience universelle, moi la majorité absolue, la nouvelle bible pour codépendants de tous styles et genres.

— Qu'est-ce que c'est, codépendant, votre excellence?

— Notre portefeuille, bouffi! Une nouvelle race de partenaires qui s'embrasent dans les émotions d'un individu, d'un phénomène, d'un événement; où figure l'adoration d'un personnage qui les illusionne et qui les arrange sur eux-mêmes, par manque de responsabilité, disons dans un premier temps.

— Je ne comprends pas.

— Justement, c'est surtout cela qui importe, c'est bon signe. Eux non plus ils ne comprendront point ce qui leur arrive. Mes futurs partenaires, mes marionnettes sans devenir, à la mode de nos sociétés qui en fabriquent en série et à la pelle. On pourrait dire que, plus ils dormiront, formatés avec des reflets de lune et de couleurs de terre, plus je serai leur indispensable soleil.

— Ciel de Ciel! Combien est-ce étrange que cela. Et m'en voilà complice, comme un ignorant qui se réveille et qui dit d'un air bêta:

Qu'est-ce qui se passe?

Rien, rien, juste une histoire de suicide mental, c'est très courant à notre époque, le cercle des endormis s'agrandit, tout est normal...



M'enfin!

Le

etit Dieu! Quelle vie! Un fameux temps des labours. Si je suis en semblant de paix aujourd'hui, je peux partir finalement tranquille avec cette certitude: mon projet de vie a bien avancé malgré mon inspiration fatrasique. Sûr, je partirai avec moins de peine et plus

d'amour. Quand j'y pense, tant de soucis pour comprendre ce qui se passait en moi, depuis que j'ai reçu la vie, il était une fois le commencement de ma biographie. Ah! Je la flaire, cette question de chercheur de vérité et de limonadier! Depuis quand précisément? La réincarnation! Sa grande séduction, son grand intérêt avec ce manque de mémoire collective de l'humanité ou l'incarnation fatalitas qui ne nous traite sous aucun pied d'égalité. L'égalité des chances est un bobard ou pas! A vous d'en déficeler, ce n'est pas moi qui mettrai le feu à l'étaupe! Du mérite et du sacrifié, sous l'éperon de la peur, tous à la recherche d'un accroche-cœur! Ce que je ne comprendrai jamais avec la réincarnation, c'est pourquoi

l'homme est resté aussi idiot à force d'expérimenter son progrès! Zut, depuis le temps! ou alors, il est niais à un point tel que personne n'a encore osé l'imaginer. Le Ciel est en deuil, les crétins sur Terre se multiplient.

Je tressaille, m'interromps pour n'attendre surtout plus de réponses à conserve, ce n'est pas cela qui me mazoute le plus. Bah! Mazurka! A quoi bon des champs de batailles dans les pensées, pour avoir le dernier mot! Alors que le verbe dirige... plutôt partir d'un état de conscience aiguisé, si possible du bon pied et avec lui, le verbe. En tous les cas, j'en ai rencontré de ceux qui se prenaient pour des envois de pharaons réincarnés, des rois étirables comme l'élastique. Ce qui semblait amusant, c'est leur changement soudain de classe sociale en cette vie-ci, dans la salle basse de la terre. Leur point commun: se croire dispensé du progrès intérieur. Les Messieurs savent-tout ont dû descendre de leur pyramide à écorche-cul ou de leur trône à coups de pied dans le derche. Les paradoxes sont toujours présents, à point, ils abondent, naturels et vrais, au fur et à mesure qu'on les interroge. Les frayeurs et les convictions aussi sont là, mais je vous le dis, il y a autant de points de vue qu'il y a d'étoiles. C'est mon taf. Soit! Je retire le rideau de l'alcôve où je me tiens caché.

Est-ce donc bien à envier? Toujours être nu, toute la vie nue, sans endosser de costume de vérité, de manteau impérial, de certitudes, sur l'au-delà bien emballé. C'est mon état d'alerte, de promptitude ravie, et il faut bien que je fasse avec, sans courir le risque de me prendre pour un Braco la Banane. Moi, je suis un ouvrier du social, je n'ai jamais perdu mon rire homérique, c'est

mon état actuel, artisan, toujours en recherche, toute la vie en recherche. Je ne serai jamais assis un jour sur un trône, je ne poserai jamais mon derche sur une pyramide. Et je ne crois pas qu'un jour, je saluerai le pape et que je visiterai une homarderie avec lui, cela, je l'ai compris de bonne heure. Sitôt que j'apprends quelque chose de moi-même, je l'emporte dans l'autre de ma conscience et petit Dieu! Je ne peux plus dès lors le décomprendre. Plus je découvre, plus je découvre, tout le temps, toute la vie, avec un flair de limier... Je fus surpris d'abord de ma première découverte qui fascina tout mon petit monde intérieur, puis à mesure que je me découvrais, je compris que cela était tout à fait normal. C'est le travail perpétuel de l'homme en devenir. Pour devenir quoi? Hein!

Ah! je les flaire ces réponses de chercheur de vérité avec leurs brillantes révélations. Je m'en vais demander à qui sait.

— Allo, le Ciel, j'aimerais parler à petit Dieu s'il vous plait?

— Oui, c'est de la part de qui?

— M'enfin! de Michel, l'ouvrier du social. Je ne suis pas un épéiste du spirituel à ce que je sache!

— Ne quittez pas je vous prie...

Présentement, le répondeur de petit Dieu, une dissimulation perpétuelle, heu... je ne suis pas là cette année, veuillez laisser un message après un tsunami, ouragan, tornade ou tout autre nouveauté, nous vous rappellerons dès que le crépuscule des Dieux sera fini.

Zut! Flûte! Cela me rend pensif, un tantinet factieux, avec des sentiments étouffés, à un point tel que ma hantise serait de me

retrouver dans un cercle, celui des endormis. Misère! Avec ces êtres fatalistes, fort insouciants, sujets à la fatigue, dont on ne peut plus faire connaissance, tellement ils sont devenus intelligents et méprisants! Ce ton de connaissance, de savoir par lequel ils s'associent à la vérité est d'un pédantisme tel que ces gens-là me font penser à des pontes dans une prison flottante. Vis, te dis-je, avant de m'enseigner les mots d'une langue inconnue, apprends-moi plutôt à dire un bonjour qui ne cache rien, même aux camelots du passé. Quand je pense à tous ces léçons des marais! Je veux dire, à ces spiritualistes de France et de Navarre, à ces médiums chromés de l'Occident; ces occultistes de l'Orient et à tous leurs cousins germains qui écrivent avec croyance, parlent avec conviction et éloquence de l'inconnu, de l'au-delà, du très-haut et compagnie, sans y connaître que couic et que couac.

Je me dis que s'il y a quelque chose que l'homme n'accepte pas ici-bas, ce sont les limites de ses perceptions; de sa propre connaissance vis-à-vis de quelque chose dont au fond de lui, il sait éperdument qu'il n'en saura jamais rien, durant son chemin terrestre. Du coup, le prétendant au monde spirituel s'affranchit de son ignorance pour gober les connaissances d'autrui qui lui correspondent. Un savoir dont il sait follement qu'il ne pourra jamais vérifier l'authenticité. Ainsi, il participe à la fabrique des perroquets des âges réitérés. L'endormi lit un livre et répète son contenu garantissant sur facture à d'autres fatigués de la salade que c'est lui l'acteur de son contenu. Bien évidemment, les autres endormis acquiescent en attendant leur tour de faire de même dans un canter. Dans la vie sociale, cela regorge ce type d'exemples, avec des

airs plus naturels que de coutume. M'enfin! Quelle fatuité de sots! C'est de la pure comédie intellectuelle que de prétendre quelque chose dont on ne sait rien sous prétexte de se croire intelligent. Soit! Pour assouvir ses propres peurs ainsi que celles des autres dont on est dépendant. Vraisemblablement, la dépendance et la codépendance à la spiritualité ne font que s'accroître à notre époque, ce n'est qu'un début aux heures les plus inégales et rudes de notre siècle. A croire que bien des hommes préfèrent la paralysie sociale et spirituelle par confort du contre-modèle qui n'est somme toute, qu'une restauration surnaturelle. Ma foi! Cela fait aussi partie de l'évolution! Les fatigués du saladier sont en excroissance, il faut en tenir compte, tout comme de l'abominable calendrier vaccinal.

De l'évolution, dis-tu ou bien du changement? Ce n'est pas la même chose.

Oui, j'en vins à me poser cette question, jusque-là, au seuil d'une autre époque qui vantera son génie universel, en accouchant le moi numérique, un moi de douleur qui ne pourrait plus faire recours à sa conscience. La relation entre le toucher et le moi aura disparu. Il semblerait que la seule évolution à laquelle on ne s'attende pas, ce soit la nôtre, car non consentant. Pourtant, la vie nous donne ses détails, ses spécialités, que certains regardent avec regrets, tandis que d'autres sont désolés de n'avoir pu voir. Nous craignons d'évoluer, de peur qu'une traînée de poudre nous pète à la gueule. Il doit y en avoir des raisons d'avoir peur sur Terre, dans ce borbier. Je pense que la peur naturelle a toujours été là. C'est pour cela que nous la

contractons, afin de la saisir, de l'intégrer à notre rencontre intérieure, avec des intuitions de félicitations. Bien des troubles surviennent parce que nous refusons les événements qui nous invitent à notre propre temps qui file. Or, nous continuons à chercher la vérité dans la douceur, l'eau de rose, page 12, ligoté à des concepts de nourrice, avec délicatesse, ingéniosité, sous l'influence des climats extérieurs, tout en vigueur et en grâce. Tiens donc! Je vais lui causer à Madame l'exigeante. Tiens donc, par échantillon!

Évolution, que veux-tu de moi à l'instant où je t'adresse la parole?

Hoc, que tu arrêtes de croire bêtement en Dieu, de l'estimer, avec ton sentiment de faiblesse et de dépendance, à l'instant, si tu le peux. Tire enfin seul la pensée de ton existence.

Par tous les serments de féauté! J'aurais mieux fait de faire le girafeau. Heu... c'est en projet... bon, alors à une prochaine, tch'ao... C'était un exemple sain et fort parmi tant d'autres, un miracle qui attendra son tour, son moment, tant que la crainte émotive fera partie du programme officiel de la vie quotidienne de celui qui se refuse à sa propre évidence. Et pourquoi un tel désordre des émotions! Je devine déjà les réponses des thérapeutes de pacages et des prés. De ces devenus spécialistes qui cherchent la vérité réaffirmée des phénomènes chez des souffreteux aux affections professionnelles dans leur genre. Un branle-bas des émotions et des pensées qui, convenons-en, ne mettra personne debout d'indignation. Ne sommes-nous pas, tous plus ou moins concernés, plus ou moins suffisamment embrumés? Même davantage pour ceux qui, de nos jours, font fonctions de thérapeutes, alias

les accoucheurs des Bermudes; ces derniers, c'est assuré, encore plus que leur patient. Un peu gonflé d'orgueil le thérapeute de l'an 2000! Attention, vous tombez de l'avant! D'ailleurs, si vous saviez par quoi ils sont passés et outrepassés ou par ce quoi ils ne sont jamais passés! Ils n'ont là pas de quoi faire reverdir les prés auprès de leur long cou de science giratoire. Les émotions ressemblent à la chaleur, rien ne peut les contenir. Alors que les pensées, nous ne les vivons qu'au fur et à mesure que l'atmosphère s'en imprègne, pour autant que ce soit des pensées.

On est seul à le savoir, à pouvoir mettre de l'organisation, même si tout semble indiquer d'où les pensées viennent.

Petit Dieu! Quelle vie! Un fameux temps des labours. Quand j'y pense, tant de soucis pour simplement essayer de cohabiter l'imprédictible qui circulait et vibrait en moi.

Petit Dieu! Mon seul patrimoine génétique est une filiation de l'époustouflante odysée cosmique. Tout cela pour grandir, découvrir ce que je ne connais pas de moi, pour danser au son de ton féérique cadeau, le gong de ma vie.



Tartarapeute et Cie



ores et déjà, après mes deux formations de crotte-partout, j'ai décomposé et décortiqué cette année 2005, 700 livres de tailles élevées traitant de spiritualités; de traités thérapeutiques au profil du septième évangile, si vous voyez ce que je veux dire. Non-stop, de la préface jusqu'au numéro ISBN de la page de résumé, le nez plongé dans le code barre. J'ai tout mangé en dépit de pouvoir aveindre mon essentiel.

Boufre!

Oui, Messieurs-Dames, le dernier cri, ce qu'il y a de plus cap moderne, et tout ceci avec ma tête d'eau qui ressemble à un marmiton en sueur, parfois même, à une lampe sourde. Tout ce que j'ai lu est entré dans ma poudrière intellectuelle, de telle sorte que mon entourage m'appelle la petite Roberteuse, une cousine éloignée de la famille Robert. Je suis une vraie «Maison Blanche» à moi tout seul. Plus je sais de choses que les autres ne savent pas,

plus je les étale, comme animal en laisse, pour épater, singer la galerie, et, plus ils ont l'air benêt! Je trône ainsi par ce système de connaissance impersonnelle en esquivant ma propre ignorance, et, depuis, je me suis rendu compte que j'étais largement aussi con que mon voisinage. Passif et complexé que je suis, au demeurant sans embarras, je me rapporte uniquement à chaque paragraphe du livre et aux registres qu'emmagasine mon encéphale liquide. Je nage à travers les pensées des braconniers du monde spirituel, contemporains, en faisant semblant d'en être le capitaine à bord. Je maintiens l'équilibre entre l'ignorance d'autrui et la mienne, cela pour m'assurer de bien-être au centre et à la circonférence du cercle. De l'intellection pure et primaire pour masquer mon ignorance totale sur la nature humaine.

Vous voulez savoir mon métier? Malgré que mes pensées se carambolent dans ma tête, je suis thérapeute caoutchouté, au fond de ma coquetterie intérieure, et pas n'importe quel généraliste qui se serait spécialisé dans une région particulière de l'âme humaine. Non, non, non. Moi, j'appartiens à ce nouveau germe du XXI^e siècle, à cette graine de je sais tout, au regard vide, intelligent, au nom de toutes les compétences. Je soigne toutes les régions de l'âme après tant d'instruction secrète. Vous l'avez compris, comme le Beaujolais, les thérapeutes nouveaux se multiplient chaque année, et toujours de plus en plus jeunes, sans aucune expérience du vivant. Autrefois, quand on n'allait pas bien, le mal-être pouvait être pris en considération par la communauté environnante, les proches, et très souvent un bon coup de pied dans le cul faisait l'affaire pour retrouver le bon sens de la vie. Aujourd'hui,

c'est différent, si tu vas mal, tu déranges tout le monde, tu te dois de te soigner au plus vite, fissa, fissa. De nos jours on a l'embaras du choix, il suffit de se rendre au 666 rue des Tartarapeutes, ils sont tous là, les pirates, aussi soudain qu'inutiles, aussi destructeurs que les médecins et que certains dentistes.

C'est là, si justement, que j'apparais avec ma science exploratrice, paré à cabrioler à chaque instant dans les sombres galeries de l'âme humaine pour la modique somme de: heu... non, c'est privé, tout de même... Vous voulez savoir pourquoi je suis meilleur thérapeute que les autres? C'est tout simple: parce que je suis meilleur, un point, c'est dong! J'invente même des soins, des paratonnerres, des formules psychologiques, parapsychologiques émotionnelles, oui oui, je peux empoisonner une maison d'édition sans problème, au 12, rue du Business, 75666 Paris, la capitale des Cloportes. Hélas! Il y en a des maisons d'édition à toutes les figures, à toutes les grimaces, transformées en hangar de l'intelligence et de la culture. Pas d'apparence qu'elles ne prennent si ce n'est l'odeur de l'argent non redistribué; or, avec mon nouveau savoir carnavalesque, je suis toujours le bienvenu dans leur comptabilité. D'ailleurs, sur les pages de couvertures des livres que j'écris, que mon éditeur édite, mon nom est plus gros que le titre alors que le sien est porcelet.

C'est pour vous dire, il s'intéresse à la culture autant que je m'intéresse à l'âme humaine. On est fait pour s'entendre, nous les chie-tout du monde moderne, à l'attitude royale par besoin et par circonstance. Le prix juste du livre pour ma maison d'édition, c'est «plus on s'en fout dans les fouilles, plus cela est juste et bon,

amen». C'est une politique surtout sociale qu'ils ont en commun, dans cette rue des Flibustiers qui s'infléchit vers elle-même. Même qu'on vote pour l'extrême droite nous autres. Je ne vais pas leur jeter les premiers cailloux pour leur véritable intérêt qu'ils ont pour la vie culturelle. Oh ben non alors! Je suis bien trop honnête... Frère Ricochet! Arrive, j'ai des bonds et rebonds à te proposer. Attention thérapeutes, les têtes sous l'eau, il va y avoir du sport, tous en apnée... Ciel pommelé! Je suis un Tartarapeuthe essentialiste, une nouvelle race de docteur de l'âme. Qui peut se prévaloir d'un tel titre d'expert? Moi, sans appel.

J'ai même acheté le texte de la constitution européenne que ma grosse locomotive de prestige publie à toute berzingue pour arrondir ses fins de semaines. C'est un texte pour tous, sauf pour juristes et personnes susceptibles d'en comprendre le contenu. Ah, je suis quelqu'un, depuis que le drugstore parisien publie ma science d'Ali Baba, sans oublier toutes les conférences que j'anime. C'est sûrement là que je rencontre autant de cons au mètre carré. Ils sont toujours où on les attend, d'ailleurs. J'ai fait de la formation et de la formation jusque dans les hautes sphères de l'illusion pour m'adresser à la déformation sociale. Ouais, je me souviens de mon professeur de stage, un érudit pigeon, professeur Ducon en tous voyages qu'il se nommait, il insistait sur ce fait: voyez-vous, chers carriéristes, chocs de toutes les situations, inventez, élaborez des affirmations, des opinions, concevez un nouveau concept, un mot soudain, inconnu, surtout soudain, aussi expliquez-le longuement sous toutes les coutures du possible, s'il se peut avec des cercles, des triangles, avec ce don de la fièvre dodo.

A votre gré, les travailleurs sociaux, parmi les parasites de l'après-midi, adorent cela, il faut dire qu'ils sont tellement créatifs dans leur travail! Point de rêves drus qu'ils ne réalisent! Il y en a une chiée ces temps de ces spécialistes du drop social. Il en sort de partout, des hautes écoles, des bruns, des blonds, des roux, jamais! Néanmoins, ils passent tous chez le même capilliculteur. La société fabrique la misère et les agents sociaux simultanément, un seul tirage tous les ans sans que personne n'en cherche les causes. L'élitisme et la raison de l'instinct pour nous servir! Et figurez-vous que ces spécialistes de la chierie sociale, moins ils saisiront comment mettre en pratique ce que leurs écoles leur ont enseigné, plus ils vous honoreront dans leur munificence, d'un message universel, disait une figure drolatique; certains même se porteront sur un piédestal, le temps nécessaire à leurs intérêts.

Cela n'ôtera rien à ce qu'ils auront cru apprendre, surtout pour les quelques jours qui suivront. Etant donné leur paresse et leur incapacité de réflexion, ils ne retiendront que ce concept nouveau, le mot soudain avec quoi ils pourront se la jouer: marionnette monomane en devenir, avec cette sensation de tenir à leur tour ces fameuses ficelles en harmonie avec l'immobilisme et la flatteuse connerie humaine. Disons qu'ils pourront faire mumuse dans leur lieu de travail, prendre leur part toujours pleine de surprise et d'intérêt. L'intelligence de l'inaction à son sommet, dans leur panel hebdomadaire sans fin. Ah, je suis devenu quelqu'un depuis que je rapporte des pépètes à ma nature morte, ma tour de contrôle près de la tour Eiffel. Ouais! Je ne suis plus n'importe qui depuis que j'engraisse un pourceau,

qui me confirme combien je suis plus intelligent qu'un cafard et lui qu'une blatte.

Goddam! Thérapeute essentialiste, écrivassier pour vous servir, docteur des âmes en pays francophones. Surtout « Peut » à mes heures du droit social, pour me donner meilleur goût et meilleur air. De plus, je rapporte des euros à mon cochonnet parisien; particulièrement, celui-ci me confirme que mon intelligence lui rappelle l'impression qu'il en avait. Porcelet a même un comité de lecture à la besogne quotidienne dans son écurie forcée et rapide. Ce sont des poulardes par ici grattantes, qui veillent à ce que la maison qu'elles représentent ne prenne pas trop de risques susceptibles de rapporter un bide. Ah, c'est un milieu de valeureux, aussi courageux qu'indomptables, avec un pareil système de bons filons, tous les jours sont une répétition générale, le grand public peut arriver, choisir à l'étalage. Du grand art, de l'improvisation, une œuvre culturelle remarquable! Depuis que je ne mange plus de ce pain là, je ne me méfie même plus de moi-même; quant à devenir le même, c'est autre chose, pour le moment je suis écrivain conférencier, praticien essentialiste, voire Essénien. Tiens Essénien, ceci en jette, waouh! Je vais finir par honorer le spectacle de ma présence si cela continue, sur la côte ouest parisienne, là où j'ai découvert combien je pouvais encombrer les boîtes crâniennes trop dures pour supporter le silence. Pendant que les âmes fragiles se font des dragons, je crache le feu de mon savoir souffrant. Il faudrait que j'en discute avec ma machine à calculer, mon porcelet; mon bain de force à qui je dois obéir comme un être qui se croit libre; cela pourrait plaire, ce genre de mots aux pieds nus.

Ah, ma bien chère tête sans visage! Mon cœur dirait: littérature, réveille-toi! Ne songe plus à ta fortune.

En 2006, je vais décortiquer au moins 500 ouvrages minimum, en blâmant tout le reste. Ensuite écrire deux cents exercices d'excellentes épiceries, n'en déplaie à mon cœur. Ma seule inquiétude, le climat de la bouée lancée avant tout, flotter coûte que coûte. Il n'y a plus de place pour lui depuis fort longtemps, ah le cœur. D'ailleurs, celui-ci, gonflé de conscience, aurait dépeuplé mes admirateurs et son intelligence m'aurait trahi. Je dois me veiller car rien n'est plus attendu que lui, cet air salé du cœur qui assainit, tout comme l'océan. Semblable à la marée, il monte rapidement, alors que moi, si je devais descendre chez lui, ce n'est pas demain la veille que j'arriverais à destination. Pourtant toujours si proche... Entre nous, je peux même vous confier que j'ai essayé tous les moyens de transport pour le rejoindre, ce vénérable. Pourtant si proche... si proche que je n'y suis jamais parvenu. Parfois, je me demande si c'est pour cela que j'ai choisi cette profession: Thérapeute essentialiste, voire essénien, vous permettez! Une pure fabrication de la rue des Cloportes, à Paris, au fond de ma coquetterie intérieure, ci et là, par ici, en pays francophone. Telle est donc ma simple vérité; et des gens comme moi, il y en a de plus en plus, il doit se passer quelque chose.... depuis des siècles et des siècles, l'amour est si présent...

Pourtant si proche, si proche que je suis encore passé à côté...



Goutte d'eau et océan



lors que les dieux ne nous ont jamais rien dit, l'existence en marche est révolutionnaire par essence et par principe. Rien n'arrêtera sa révolution, même pas les dieux de vos pères. A quoi bon tout bouleverser dans un but politique, économique, par des lois, des décisions qui prennent la forme d'explosions sociales? Pour être sans fin au-dessus de la différence! A travers des guerres préfabriquées, maquillées, avec minutie, des mois et des mois à l'avance, au sacrifice de l'insoupçonnable! Le pouvoir, la domination des biens, la possession, ceci, au nom de tous les dieux pour ne pas salir un nom, un seul mot, celui de l'homme. Sous l'emprise du pouvoir et du dégoût, les porcelets blancs de la magie noire; menteurs de naissance aux origines du frisson ont rouvert une politique de menterie issue d'une longue lignée de perfides qui importune et hante le XXI^e siècle. Par le simple fait d'exister. Tout comme la situation météorologique, ils incarnent la situation actuelle de notre monde qui ne sait pas où il va, tel un

infaillible signe. Le plus retentissant désastre de l'inconscience et de la conscience humaine est la répétition de ses actes par la violence et la force.

Le sang doit couler avec les méandres de la diplomatie et c'est le président, donc le porcher, tout empreint de dolorisme, qui en donnera l'ordre officiel avec l'impression de terreur qu'elle produit. Là-dessus, les médias au galop, l'armée rapplique avec sa langue d'aspic, erronément à la botte d'un gouvernement pervers qui se prend pour la justice de l'univers. En osant croire que l'on peut importer la démocratie sans la présence des démocrates concernés! Plus c'est époustouflant de non-sens, plus ces sadiques au pouvoir sont soutenus par une majorité qui fonctionne comme le poudingue. C'est le bouquet! Et que dire de ces gens d'arme abêtis, l'intelligence bâillonnée, cette race porcine qui donnera sa vie pour que s'accomplisse la justice d'une poignée de prévoyants calculateurs qui représentent leur nation. Militaires dogmatisés, aveugles, au sein d'une hiérarchie qui se faufile de manière invisible dans ses tours de magie noire. Naturellement, parce que certaines maladies mentales s'attirent sous l'empire du sommeil couchant et se nourrissent de la tare humaine. Ces maladies psychiques se trouvent toujours sous un profil de politiciens marionnettistes et de leurs cobayes de guerre. Bien entendu, dans un spectacle de marionnettes, pour voir ceux qui tirent les ficelles, il faut lever le rideau, car ils vivent obstinément dans l'ombre, les ombres souterraines de l'assombrissement.

Mais voilà donc la mission de ces militaires, hommes uniformes, sans opinion, sans «je», sans «moi», l'obéissance aveugle,

c'est-à-dire esclaves modernes à l'apprentissage de la criminalité, sans conscience, sans décision. Il y aura deux victimes: soit ils détruiront la vie, soit ils recevront la mort. Pourtant, le Temps de la meute est révolu depuis belle lurette! Non, ils préfèrent patauger dans la bouillasse et s'enchaîner aux roues rouge-sang d'une histoire qui n'a jamais été la leur. Passionnant destin du militaire, le cas présent, américain! Ressusciter les fantômes jusqu'à réinventer la torture en Irak, avec des larmes d'innocents sous des yeux porcins. Le palimpseste disparu à son tour dans les horreurs de la guerre, le tout, enguirlandé de regrets et de chatteries. Depuis qu'ils ont enfumé et fait croire au cercle des endormis que trois mousquetaires avaient marché sur la lune, par de fausses images; ils se permettent de mentir face au vent et d'uriner contre lui, jusqu'au Nations-Unies.

Parbleu! Qui donc?

Nul doute, les porcelets aux âmes pieuses de la maison noire aux mille extravagances, comme l'expansionnisme économique, du pouvoir, et contre toute expectative.

Juste.

Le pacte est signé avec le sortilège perpétuel, avec le roi du mensonge, de l'illusion, sans affectation, fermement, naturellement dans le cours des choses, si justement scellé par le sceau de l'intérêt, de la berlusconade, du profit, du drame, de la confiance déguisée et de l'horreur. La croix symbolique est retournée. A l'avenir, on ne parlera plus de tous ceux qui ont souffert, qui ont subi, enduré les conséquences de telles ignominies. Tout disparaîtra dans la boîte à magie jusqu'au prochain tour de passe-passe qui

est en préparation, encore plus saillant. En tant que gouttes d'eau dans l'océan, au lieu de faire le mariolle avec des spiritualités de gobeletiers dormeurs, j'écris une ou plusieurs lettres qui grimpent en guirlande le long de mon combat. Je participe même activement aux manifestations contestataires, comme moulé dans une révolte commune. Ensuite, j'envoie mes pensées à qui de droit, avec comme seul timbre mon courage aiguillonné. Je ne peux pas être partenaire ni complice de leurs agissements amoraux et mon silence serait un silence de trop.

Oui, j'ose écrire à toute blinde, à la maison noire, aux coulisses du Vatican, aux ambassades, et de plus en plus, je me rapproche jusque dans les instances juridiques et politiques limitrophes de ma vie quotidienne. Un fou tout seul, cela reste un fou, mais des milliers ensemble, cela change la donne, le talon du pouvoir n'est pas immortel. Achille en a fait les frais. Tout colosse a ses faiblesses, même les plus grands spécialistes de la réduction des complexités. On est environ six milliards d'hommes sur terre, et une lettre écrite a un impact considérable. Il faudrait qu'elles affluent de toutes parts du monde; par un acte libre, sans représenter un parti, une religion, un apprenti sorcier. La spontanéité de groupe est une bombe humaine et il en faut pour le changement. Evidemment, il ne faut pas la confondre avec la violence, la peur convaincante et le mensonge qui sont l'arme préférée des grandes puissances. Le nouveau parti politique de l'avenir, ce n'est plus d'avoir un leader qui nous dit ce que l'on doit penser, croire ou voter, c'est de se mêler enfin de ce qui nous regarde sur le plan de l'esprit. Sans faute de croyance et de foi glycélinées, je m'engage

tout d'abord avec ce que je tiens pour vrai et je le vérifie avec ceux qui m'entourent. Plus jamais avec ce que le parti me dicte de penser ou ce que le gourou exige de moi ou encore ce que mon supérieur au travail pense. La maladie du marionnettiste doit être coupée, tranchée à sa base, et la base, c'est nous, le génie du peuple de la Terre, celui qui lutte pour un monde meilleur, plus équitable et fondé. Un génie qui lutte pour nos enfants qui lutteront à leur tour pour d'autres, afin de se dégager ensemble de la glue et de la misère.

Cependant, tu n'es pas le porte-parole d'une génération à ce que je sache! Exact, je ne fais que porter mon indignation. Imaginez la tête grandissante d'une hiérarchie porcine qui reçoit des lettres et des lettres qui leur sont destinées, du courrier ouvert aux sites médiatiques de tous les pays! Des lettres que la vérité enfante, que l'intelligence du cœur et de la raison dictent. Le seul et unique moyen efficace pour que la hiérarchie arrête de nous prendre pour des cons, c'est de cesser de l'être et rien de tel que commencer par soi-même. La seule politique crédible, sérieuse commence par sa propre révolution intérieure. Qui peut veiller à la concision de nos propos, sinon nous-même? Et de ce point de vue qui est le mien, que je partage: tout homme qui a des responsabilités dans un gouvernement et qui n'habite pas sa propre révolution intérieure de manière juste et visible, est un véritable danger pour notre société. C'est à nous, homme d'en bas, de le prouver jusqu'à sa démission immédiate.

Eh bé! Avec de telles idées, le chômage va disparaître de la surface du globe, il y a du boulot de nettoyage pour un bon moment.

Tant mieux, on va commencer par les lampes du sanctuaire les plus visibles. bush, chirac, poutine, berlusconi, blair, lepen, le crayon à papier, le taille-crayon et nom de Dieu, n'oublions pas tout le reste de la trousse à mensonges. Sans majuscule s'il vous plaît, allez, hop! Au suivant, les absurdes et les voleurs dans le même panier, l'asile triera. Et oui, tant que la hiérarchie est malsaine, le reste est pourri.

Non, je rigole.

Ah bon!

Moi, pas un seul instant... On juge toujours l'arbre à ses fruits, à ce que je sache, rien n'a changé sur ce plan là...

En fait, un acte libre est une action qui ne subit aucune influence extérieure, qui n'a aucune crainte du coup de fouet; de son chef au travail, de cette peur qui dirige le monde, de ces lois qui nous ficellent à coup de factures, de fiches de payes, de retraite, de l'omerta, de peur pensive, de chantage, de harcèlement, de crédit, de maladie, de vie, de retraite et de mort. L'acte libre part du dedans également le start, le déclic, le penchant pour le merveilleux, comme le témoignage de nous-même, est le seul parti politique mondial sur qui l'on peut compter. La liberté individuelle commence par celle des autres, parce que la seule raison qui l'anime, c'est le prix à payer de la vie même de notre propre condition humaine. Ce n'est pas une sorte d'originalité mentale, mais une évidence en proie à elle-même. L'acte libre crée des associations, des sociétés nouvelles, des penseurs, des artistes, des hommes politiques, des prodiges, héroïques, des communautés de vie, culturelles, sociales, éducatives, rurales,

artisanales, écologiques, humanistes, etcetera... Les indispensables deviennent alors les autres, l'oreille attentive, la raison même de ce que l'on peut devenir... l'interdépendance devient-elle aussi à son tour un acte libre? Un seul parti: le développement de la conscience.

Que les Etoiles nous auditionnent! Terminé l'époque des contes, de Tintinte et Miloute, de ce combat entre le bien et le mal. Cette mascarade n'a jamais existé, l'homme n'est plus un enfant. Prêt pour un petit tour de révolution... à faire péter sa propre bulle intérieure... A partir de ce jour, c'est parti, chacun à son propre rythme, en cadence avec sa juste mesure et que les premiers passent derrière... Il y a du beau monde à la traîne. Derechef, la meilleure qualité que la vie nous ait donné, c'est de lutter contre les injustices tous ensemble, le reste peut attendre, même notre propre mort...



Boniface



e zoom avance lentement, suspens, que vois-je, ébaubi, malgré la bouffissure de mes yeux au réveil, avec des restants graillonneux? Par fantochin et fantomal! Mais c'est moi, l'air Jeannot, l'incomparable fanure de con avec un cœur tendre et aimant. Cette attitude de Carprocrate ne trompe pas, c'est bien moi, joli cœur, connaissance et mystère réunis.

Oui et puis!

Ben, je suis beau et gentil garçon dans les ténèbres de ce monde, je place tout le bonheur de ma vie dans cette luxueuse maison que je viens d'acheter à grand-peine. Regarde et vois, c'est chez moi. Si tu savais combien les pièces sont lumineuses, grandes, je pourrais m'y promener pour user la semelle de mes souliers. Le jardin attenant exprime admirablement la paix que je m'imaginai, nous planterons des bougainvillées, notre doberman sera si bien, les chats si contents. Ma femme est persuadée que nous serons bienheureux, prospères, avec tout le confort qui se doit. Ainsi que ses parents qui sont un modèle pour nous; aussi, ils nous

visitent tous les dimanches avec des cadeaux de la noblesse aisée, pour partager là quelques goûters dînatoires.

Oui et puis!

Ben, il y a aussi mon travail à qui je dois mon honnête aisance, mon miroir, mon pot de fard. Je gagne bien ma vie, si bien que déjà j'organise mes vacances d'été dès l'hiver. Par ailleurs, nous allons partir en avion dans un pays chaud, vaste, magnifique près de la mer, qu'importe le prix et la destination! L'essentiel est que nous soyons bien, heureux, étalés, jusqu'à cramer au soleil.

Oui et puis!

Ben, je suis un bel homme dans les ténèbres de ce monde, j'ai beaucoup de projets, mais d'abord, je vais m'acheter une superbe automobile, sans penser à celle que j'aimerais après. Je finis toujours par tirer à moi la couverture pour revenir aux affaires que je dois traiter.

Oui et puis!

Ben, avec ma femme fétiche et frétilante, nous avons des relations sexuelles de plus en plus performantes, elle me surnomme la roche éruptive. Cela nous prend comme une envie de pisser, alors on se laisse glisser sur les vagues de l'instinct, on déchire les voiles. Je la trousse, la détrousse tel un drakkar sur les flots, avec tout le génie des pilules de notre science moderne. Un inépuisable combat de reines, la fusion des sexes incomplexes! Jacqueline est toute éberluée, assouvie, semblable à une neige éblouissante de blancheur, ensuite nous nous installons sur notre canapé en cuir pour regarder les émissions de télé-réalité. Moi, je ne suis pas près de connaître l'aspermie, si tu vois ce que je veux dire.

Oui et puis.

Ben, il y aura nos enfants merveilleux, aux études brillantes, de jeunes gigantaux qui feront tout comme nous, avec le flair spécial de leurs parents, faire florès dans le monde.

Oui et puis!

Ben, il y a aussi la retraite que nous préparons, que nous osons prévoir ensemble avec Jacqueline. Une retraite qui excite nos ambitions, or, nous pensons déjà concilier notre réalité future avec nos plaisirs de demain, et ce n'est pas les idées qui nous manquent, vieux. C'est-à-dire que nos petits-enfants gambadant nous retiendront sans nul doute encore dans ce monde.

Oui et puis!

Ben, comme nous ne pouvons nous soustraire au temps, nous avons rencontré un répétiteur de méditation car la posture et le geste du yoga ne nous correspondaient plus. C'est un indou pur souche, l'incroyable Swammi Abdel ben pyjama chachlik. Si tu savais! Il est à la fois le feu et la flamme, le ping et le pang. Il fait des miracles en ajoutant à l'impossibilité toute sa part du possible. Dans son dojo, finis nos bobos. Nous récitons des mantras et des mantras, jusqu'à ce que nos sept centres d'énergies s'ouvrent comme les pétales d'un lotus. Ensuite, on éboute les haricots verts de son jardin.

Et puis!

Ben, là, il encaisse. Bien que ce ne soit pas tout, il nous libère aussi de nos désordres individuels, sans que nous ne fassions aucun effort, oui, par des lois naturelles qui lui obéissent au doigt et à l'œil.

C'est un peu plus cher, mais avec Swammi, tout aboutit à l'embellissement de la vie. Il transforme notre diffus en lumière, c'est au prix de l'obscurité, 150 euros le mètre carré de diffus. On repart avec un karma tout neuf, un nouveau «moi» sans illusion. J'ai déjà nettoyé un hectare avec ma Jacqueline, notre forêt intérieure sera propre à la fin du mois, en principe.

Oui et puis!

Heu...Ben, c'est-à-dire que, avant, nous avions un psychologue qu'on allait voir après chaque empoignade, environ tous les trois jours, le docteur Jean-Yves, aux 35 ans d'études approfondies à l'université de l'Automatisme. Les séances s'éternisaient alors que le divan était trop court, d'autant plus que les jeux de rôles nous ramenaient toujours à boire la tasse. Jean-Yves se prenait pour Jésus et nous, pour Hérode à sa poursuite, alors penses-tu!

Oui et puis!

Ben, figure-toi qu'aujourd'hui, Jacqueline, a ses règles, et puis moi j'ai quelques éructations très indiscretes, mais le pire c'est que j'ai un petit bouton à la bête, alors, vois-tu! Même Swammi ne peut rien faire, notre cher Swammi Ben Couscous.

Pardon, mais vous êtes beaucoup de jeunes dans votre situation?

Dans le quartier, heu...oui, pourquoi?

Parce que plus je t'écoute, plus j'ai la nostalgie du mouvement hippie, et plus je comprends aussi pourquoi le monde va si mal... Bon, tourne-toi, je chausse du 46, je te prie, c'est indispensable, et ma foi, il n'est jamais trop tard...



Un homme à la mer



euchère! Après y avoir bien réfléchi, je ne veux pas vivre ma vie sans en comprendre un petit sens, en passant pour un naïf ébloui par le soleil des autres. Parfaitement, en plus,

dans un monde en lequel je n'aurais pas pris racine. Je suis bien là, remué par les pages brûlantes de ma propre existence. Quant aux livres qui portent aujourd'hui des réponses trop polies à ce sujet, ils ne m'intéressent plus, pas plus que de me sentir con devant un alignement de dolmens et de menhirs. D'ailleurs, plus je vieillis, plus le sens de ma vie rétrécit, en ce sens que ma part de temps se résume dans la nouveauté de la vie. A quoi bon ritualiser la mort dans des conversations de salon et tout le tremblement si c'est pour s'empêcher de la vivre? Je suis mortel, je ne m'en cacherai pas. Un véritable ensauvagé! Les réponses au sens de la vie, cordiales, agréables, paisibles, sages, qui expliquent sans peine l'immanence de Dieu à l'univers; quelles que soient leurs profondeurs méditatives,

leurs origines et leur culture ne me séduisent plus un seul instant, elles m'empêchent de le vivre. Ce que je désire? Vivre ma propre compréhension, sans barouf et sans baratin, sur le terrain. Qu'ai-je à faire de réponses pétulantes aux apparences de légèreté, de calembres à mémoires, de tous les ici-bas, de tous les au-delà, cousues dans les détails de l'inconnu. Ma tête n'est plus un magasin qui entrepose des fournisseurs de vérité, tellement éveillés qu'ils n'arrivent plus à s'endormir. Des fournisseurs préparés par de trop longues études qui pensent par procuration, identification, et applications sur les limites inexacts de leur savoir, pour couronner le tout. Qu'ai-je à faire du savoir révélateur, de montage symbolique, de tant d'enguirlandage, si je ressuscite ou si je me réincarne dans la prison, l'exil ou la liberté du temps? Pour retrouver encore des questions sur soi-même, sur l'évolution, sur qu'est-ce que l'homme et l'inconnu? Quel sac d'embrouilles! Voici mon balcon intérieur, le luxe de vivre, la grâce du sacré qui est reliée à ma liberté, cela est charmant, surtout de mon vivant. C'est à la fois une forteresse et un château de sable.

D'abord, rien n'est plus inattendu que le sens de la vie, dans ce pays de mon âme que je pénètre, de ce monde que je découvre et qui m'honore. La mer monte encore, emplit de sa passion ardente, ce n'est pas encore aujourd'hui que je vais m'engluer dans la routine. Poussière ici, poussière là-bas, poussière vivante qui vit dans un logis tel qu'il est, avec un climat qui passe. Vie de miracle pour tous, de soleil, d'azur, d'air, de vent, de mer! Eh bien, non, il y a des cris et des souffrances

qui, provenant de la terre, s'adressent incontestablement au Ciel, avec autant d'énigmes et de raisons valables, qu'il y a de quoi se poser d'insolubles questions. Pour un seul sens immaîtrisable, toujours aller en avant dans son histoire humaine. A quel prix, celui d'un grand mystère, se réunir à l'inconnu, comme si nous étions le premier venu avec un ange, qui tout comme nous, ne fait que passer. Certains sautent dans leur bateau alors que d'autres en tombent, sans compter ceux qui le rejoignent à la nage. Quant à la mer, comme des violons en cadence, elle joue de ses flots pour tous. La fatalité s'approche, m'emmène aussitôt, j'entends le bruit du tonnerre. Mystère et boule de gomme!

Un homme à la mer! Un écorché me semble-t-il! C'est moi, ballotté par des eaux agitées, je n'attends rien d'autre qu'une bouée, chercherai-je encore des initiés qui n'ont jamais existé de mon vivant? Des initiés qui évoluent à l'étouffée et qui enseignent un spectacle d'exercices et d'enseignements dans les milieux officiels en détention! Des mondes et des songes! Beurk! La rédemption de l'humanité et la rue des Cloportes font bon ménage. Terre! Qu'il est idiot de céder à son ignorance et à l'imitation, ceci pour devenir un spécialiste de l'idologie et s'extraire de son noble bon sens. Nulle réponse... Hors question, le spectacle le plus étrange du monde veut que je me débrouille et m'éveille tout seul, sans le discours enjôleur habituel qui relève d'idéologie aux constructions intellectuelles chimériques. Encore et toujours seul, décidément, c'est une habitude ici-bas, chaque fois qu'il pleut à verse, je n'ai jamais

de parapluie. Quelle douche irlandaise! Je m'éveille à l'amour et à la vie, les épreuves à venir. La fatalité! Impossible à saisir pleinement par la pensée, elle se regarde en face, jusque dans les derniers recoins. Elle se pense sans embarras, sans peur de ce que l'on peut découvrir dans l'esprit. Je m'approche de la fatalité, tente de lier une conversation. Elle me répond sans hésiter avec arrogance, cette bâtarde de la vie, de la mort, avec son sentiment d'incomplétude:

— Monsieur, me dit la fatalité, je suis une réalité où l'incompatible, l'inconnu, l'inexprimable, l'inconcevabilité se marient à chaque instant, à tout bout de champ, à chaque coin de rue, de plage, de grains de sable. Que vous dirai-je de plus? Sinon, que je frappe dans la sphère humaine avec une maîtrise parfaite de l'inconduite, que moi-même ne sais pas où, quand, pourquoi, il en est ainsi, et j'insiste encore sur ceci, Monsieur: ensuite, je disparaiss de la même manière avec laquelle je suis apparue, laissant derrière mon passage d'actes, d'effets indivisés, des hommes qui me haïssent tel que toi. Tu as ton soleil ici, et moi, mon Ciel insaisissable, là-bas...

Ensuite, elle disparut dans le petit parloir de la vie, sans vouloir s'excuser ni demander son reste. Oui, sans nul doute mon premier devoir est de combattre cette bâtarde, son inconvenance, jusque dans le nid de l'aigle. Peut-être est-ce en fait, le sens de ma vie, comprendre ne viendra qu'après un nouveau coucher de soleil.

Je me dois de passer par les remous de la nature humaine, par les métamorphoses de ce moi; sans faire aucune silhouette

sur le Ciel pour penser ma partie intégrante invisible, jusqu'au fond de mes tripes. Comme dans tout le terrible de la Terre, rien ne peut rester ici-bas, tout doit monter; voilà, à coup sûr, pourquoi je suis révolté. Je suis de naissance spirituelle inconnue, à la recherche de ma vraie parenté. Que dire des aspects de la réalité que présentent les livres, dont les pensées s'agitent comme des chasse-mouches, pour que l'on ne regarde plus que le bleu du Ciel comme une réalité virtuelle? Je souffre de mon orphelinat et je me l'avoue enfin, au pied de mon savoir échafaudé. Je ne vais tout de même pas me consoler avec des idoles spirituelles inconnaissables, accoudées sur un pavillon du Ciel et me résigner à la garde du temps qui passe. Tout comme l'orphelin, je rechercherai mes parents sans bluff et sans boniment. Nature inconsidérée, désolée de ses caprices, je me décide à gravir seul ce brouillard de l'abîme que je ne vois pas. Tandis que je suis en marche, la brume s'épaissit alors que la pluie redouble. C'est ainsi que je suis parvenu à cette réflexion: je ne peux pas vivre ma vie sans en comprendre le sens, même un tout petit sens.

Un sens qui flotte sur une mer, qui se brise et qui gronde, voici donc ce que c'est: être un homme à la mer. Sans extravaguer, je pense devant ma sépulture, me tourne, me retourne avec des vagues coiffées de vie incomplète. En vérité, seule une âme forte peut faire front à l'unique, l'invincible fatalité. Laisée au hasard, versée sur ses égarements, elle tue sans cause hommes, femmes, enfants, qui se trouvent sur son chemin. Dans quel but et pourquoi? Qui me donnera une réponse sensée si ce n'est le triomphe de la vie? Et bon sang, plus j'y pense, plus j'essaie de comprendre

le sens ou l'absence de sens de tant de morts fatales, puisque personne là-haut ne semble vouloir assumer de responsabilité. Et ici-bas ...

Si c'est un vrai triomphe pour le hasard, alors commence pour moi un combat sans merci avec mon invisible et avec un bogue de liberté. Parce qu'il me déplaît de mourir, comme si la critique dramatique de la vie en avait ainsi décidé soudainement, comme si notre roman devait s'arrêter brusquement. Un roman mal écrit qui chercherait un coupable. Les caprices de la nature à défaut, d'autres coupables accourent, raflent tout, laissant comme information l'espoir d'un acheminement vers plus de fatalité. A croire que, ma vie durant, je suis en déveine de franchise. Les hypothèses religieuses, les spiritualités du monde qui semblent toutes avoir raison me promettent un absolu, la vérité totale et je déclare ne pas en vouloir. Beurk, encore et toujours! Loin de moi, la révélation mensongère du passé, la métaphysique calculée et la foi cristallisée. La seule vérité qui me convienne pour l'instant est celle-ci: il y a autant de sens de la vie qu'il y a d'étoiles dans le Ciel. Je suis bel et bien seul avec ma conquête successive du sens de ma vie autant de fois que je fais une rencontre humaine.

A quoi me servirait-il de me préoccuper de moi-même sans me relier aux autres étoiles? A rien, à des clopinettes... et si chacun de nous est un problème de mathématique à résoudre, alors bonne chance à tous... Aucun cerveau cultivé d'ignorance n'habite dans mon cœur. Son intelligence n'est pas conçue pour vivre sur des vérités acquises,; pour battre en paix, à mesure que la mondialisation avance pour bâtir un édifice de pouvoir aplani.

Plutôt mourir à l'instant, que prétendre aller semblablement à un rossignol dans ce monde qui s'horizontalise à l'image d'un lac d'huile. Comme dans tout, le terrible de la Terre, rien ne peut rester ici-bas. Ainsi commence mon combat. Si le mensonge est une monnaie courante dans ce monde, dès lors je sais que je ne suis plus tout seul dans cette bagarre qui commence au-dedans. Je serai toujours prêt à le combattre où que ce soit .



Sommaire:

La solitude du vote	9
Visite chez mon psy	21
Dring, dring, drong, ça sonne, pour vous desservir!	29
La page suivante qui réfléchit	37
L'hôpital psychiatrique	43
La justice s'est brisée le front	51
2006 après l'an zéro	59
Ô Seigneur! Seigneur, Seigneur	67
Des stars et des étoiles	75
N'oubliez pas le guide	81
Veillée dans une maison de retraite	89
Ado qui caracoule	97
Hérésiarque le Grand et le Commencement de la secte ...	103
M'enfin!	109
Tartarapeute et Cie	117
Goutte d'eau et océan	125
Boniface	133
Un homme à la mer	137

INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Les Editions de l'Escarboucle à Yverdon, case postale 894,
BP 1401 Yverdon-Les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch

